

Rencontres Wagnériennes



Cercle International Richard Wagner



N° 363

Juillet - Septembre 2024



© Michel Casse

Rendez-vous estival à Bayreuth.
(L'allée de Wahnfried.)

Siège social : 198 rue de l'École-Normale 33200 Bordeaux - ☎ 06 41 40 04 74 - Courriel : rwb@warcana.fr
IBAN : FR81 2004 1010 0102 0988 3C02 255

0760-0933

Les Rencontres Wagnériennes sont soutenues par



NOS PROCHAINES RENCONTRES

- **Samedi 19 octobre 2024 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« Le festival de Bayreuth 2024 », par Michel Casse
- **Samedi 23 novembre 2024 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« Quelques œuvres pour piano de Wagner », par Michel Casse.
- **Samedi ?? décembre 2024 à 16 heures à l'hôtel Ibis :**
Assemblée générale avec élection du bureau.
La réunion se clôturera par un buffet convivial.
- **Samedi 11 janvier 2025 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« Arrigo Boïto, librettiste de Wagner et compositeur », par Michel Pellerin
- **Samedi 22 février 2025 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« Pierre Boulez et Wagner », par Robert Pierron
- **Samedi 12 avril 2025 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« Gabriel Fauré et Wagner », par Michel Casse
- **Samedi 24 mai 2025 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« Hortense Schneider, la « Nana » bordelaise d'Offenbach », par Michel Casse
- **Juin 2025 (date et lieu à préciser) :**
Séance de fin d'année avec projection d'un opéra.

**Le bureau des Rencontres Wagnériennes
vous souhaite de bonnes vacances d'été,
de la musique
et vous donne rendez-vous à la rentrée.**

CONGRÈS INTERNATIONAL WAGNER 2026

Le prochain congrès de l'Association internationale des cercles Richard Wagner se déroulera à **Stockholm**, en Suède, autour de la Pentecôte (**8 juin 2025**). Les dates exactes et le programme sont encore à préciser.

Les congrès suivants devraient se dérouler à **Cologne** (2026) et **Nice** (2027) à des dates encore à fixer.

« LE VAISSEAU FANTÔME » À TOULOUSE

Nos amis toulousains organisent, les **samedi 24 et dimanche 25 mai 2025** un week-end autour du *Vaisseau fantôme* donné au théâtre du Capitole. Au programme : une conférence et un dîner le **samedi 24 mai** (malheureusement en même temps que la conférence des Rencontres Wagnériennes sur Hortense Schneider, déjà programmée avant de connaître cela), une visite et la représentation le **dimanche 25 mai**.

Les personnes intéressées trouveront le programme et le formulaire à remplir et retourner en pièce jointe.

WAGNER IL Y A 150 ANS

PREMIER ÉTÉ À WAHNFRIED..

Suite de la chronique wagnérienne à cent cinquante ans de distance.

Les Wagner passent leur premier été dans leur nouvelle villa de Wahnfried, étrennent la salle à manger...

Ils reçoivent beaucoup de chanteurs pour des auditions ou des conseils en vue des représentations de L'Anneau du Nibelung, à l'orchestration de la dernière partie duquel (Le Crépuscule des dieux) travaille Richard.

Échange de courrier avec son éditeur, Schott ; la poste égare la partition pour piano du deuxième acte du Crépuscule entre Moscou et Bayreuth.

Vie familiale avec les enfants et les visiteurs. Cet été voit aussi l'apparition d'une comète...

Extraits du journal de Cosima et lettres choisies nous racontent ce trimestre...

Mercredi 1^{er} juillet 1874

« Rus ⁽¹⁾ a été tondu pour la première fois, ce qui nous sauvera peut-être le pauvre animal. (...) Fidi ⁽²⁾ fait aujourd'hui sa première grande sortie, il va tout seul jusqu'à la maison de M. Feustel, rapporte parfaitement ce qu'il devait dire et revient très sûr de lui. »

Jeudi 2 juillet

« R. doit toujours faire face aux ennuis de rangement de la bibliothèque. Je dois faire plusieurs courses ; l'après-midi, l'Oiseau et Erda, deux jeunes femmes de Mannheim, intelligentes et appliquées, mais leur travail démontre encore une fois qu'elles ont été mal orientées, que personne ne sait plus construire une ligne musicale et que l'essentiel est aujourd'hui de pousser la note. Nous ne connaissons personne en Allemagne qui puisse s'occuper ici de la moindre étude préalable pour les représentations. »

Vendredi 3 juillet

« R. m'a parlé hier de Nicolai ⁽³⁾ qui n'existerait assurément pas sans Bach et sans Mozart, mais il n'existerait pas non plus sans Auber ⁽⁴⁾ et les Italiens, son opéra les *Joyeuses Commères* est « le mélange qu'un musicien cultivé peut faire de tous ces éléments, afin de montrer qu'un Allemand est aussi capable de faire cela, mais ce procédé ne nous mène à rien, nous autres Allemands ». — Nous parlons ensuite de différentes œuvres de Weber, de cet effort des Allemands dans *Euryanthe* ⁽⁵⁾ de se montrer égaux aux autres dans un style qui leur est étranger. R. préfère *Fra Diavolo* aux *Joyeuses Commères*, parce que la première œuvre est plus naïve. « Quel être étrange que cet Auber, dit-il, si doué, si spirituel et en même temps si vide et si plat. » Les *Joyeuses Commères* sont pour R. extrêmement ennuyeuses, tandis que *Fra Diavolo* l'amuse avec ses personnages de cirque. Il aime bien cependant les valses de Strauss (le père) sur des thèmes d'Auber, ⁽⁶⁾ parce



« *Fra Diavolo* l'amuse avec ses personnages de cirque. »

Joseph Théodore Désiré Barbot
(Toulouse, 1824 - Paris, 1879)
dans le rôle-titre de l'opéra-comique d'Auber.

(1) Le terre-neuve de Richard Wagner. Il est malade depuis le début du mois d'avril (voir *Bulletin*, n° 362, p. 3).

(2) Siegfried Wagner, né le 6 juin 1869.

(3) Carl Otto Ehrenfried Nicolai (Königsberg,auj. Kaliningrad, 9 juin 1810 - Berlin, 11 mai 1849), compositeur de cinq opéras dont *Il Templario* d'après *Ivanhoé* de Walter Scott et *Les Joyeuses Commères de Windsor*, d'après la pièce de Shakespeare, créées à Berlin le 9 mars 1849. Il fut l'un des fondateurs de l'orchestre philharmonique de Vienne.

(4) Daniel-François-Esprit Auber (Caen, 29 janvier 1782 - Paris, 12 mai 1871), compositeur d'opéras-comiques, dont *Fra Diavolo* (1830) ou une *Manon Lescaut* (1856), initiateur du grand opéra à la française avec *La Muette de Portici* (1828).

(5) Grand opéra héroïco-romantique de Weber, créé à Vienne en 1823.

(6) *Bajaderen Waltzer*, opus 53 (1832), de Johan Strauss père, composées sur des thèmes de l'opéra-comique en deux actes *Le Dieu et la Bayadère* ou *La Courtisane amoureuse*, créé à l'opéra le 13 octobre 1830. Elles sont dédiées au prince héritier d'Espagne.

qu'elles sont pleines de feu, ce sont d'ailleurs des œuvres vraies, véritablement produites par Vienne à partir d'elle-même. »

Dimanche 5 juillet

« Nous nous amusons beaucoup de Rus qui est maintenant tondu et qui rappelle à R. le porc qui, dans un dessin de Dürer, reçoit le Christ quand il descend aux Enfers. »

Lundi 6 juillet

« L'après-midi, nous sommes très inquiets pour notre petit chien Putz qui semble avoir été mordu par une bête méchante. Leçon de Lusch qui montre de



© D. R.

Peter Dubez (1849-1890)

« l'homme qu'il faut, qui sait si bien traiter la harpe »
que Wagner lui confia l'aménagement de ses phrases
de harpe « pour l'exécution pratique »
(lettre du 8 décembre 1874).

bonnes dispositions. Leçon de gymnastique. (...) Le harpiste du théâtre de Pest⁽¹⁾ est en visite ici et R. discute avec lui des passages qui doivent être modifiés dans *L'Or du Rhin*, dans *La Walkyrie*, etc., puisqu'il ne connaît pas du tout la technique de cet instrument. Cet homme est charmant, il nous vante la direction de Richter et nous dit que le théâtre s'épanouit sous son autorité. »

Mardi 7 juillet

« Anglais, français, ensuite leçon de littérature de Lusch ; j'y prends grand plaisir et R. me demande si je crois vraiment que l'on peut s'intéresser à ces choses à cet âge ; certes, il se souvient qu'à huit ans, il connaissait les poèmes *Der Taucher* et surtout *Die Bürgschaft*⁽²⁾ qui lui faisaient une immense impression, « les ombres gigantesques du soir » lui apparaissaient comme le sommet de la poésie. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Carl Brandt,⁽³⁾ à Desde, du mardi 7 juillet 1874.

« Cher et estimé ami !

Au cas où la photographie ci-jointe⁽⁴⁾ (ainsi qu'il me faut le supposer d'après d'autres expériences) reproduit fidèlement la scène telle qu'elle est représentée à Munich, je ne puis vous dissimuler ma stupéfaction que vous ayez pu être amené à donner la préférence à cette réalisation sur l'esquisse de Hoffmann. Je trouve ce déplacement de l'habitation en faveur d'un effet de paysage au clair de lune (ce qui

(1) Peter Dubez (Budapest, 1849 - *ibid.*, 1890), harpiste au théâtre national de Budapest.

(2) Deux ballades de Schiller : *Le Plongeur* et *La Caution*.

(3) Carl Brandt (Darmstadt, 15 juin 1828 - *ibid.*, 27 décembre 1881), machiniste du théâtre de Darmstadt. Il conçut la machinerie du théâtre de Bayreuth.

(4) La lettre était accompagnée d'une illustration photographique de la hutte de Hunding, au premier acte de *La Walkyrie*, au dos de laquelle Richard Wagner avait écrit : « La case de l'oncle Tom ! »

est très loin d'être l'intention ici) réellement malheureux et en tout cas totalement inapproprié à mon intention. Je vous demanderais donc très sincèrement de ne pas vous montrer méfiant – même en votre for intérieur – envers la poursuite de la réalisation de l'esquisse de Hoffmann. (Je n'exige pas donc pas que vous ayez Hoffmann chez vous midi et soir !!!)

Avec les salutations les plus cordiales

de votre
Bayreuth.
7 juillet 1874.

de votre
toujours obligé
Rich. Wagner. »
(Traduction : Michel Casse)

Mercredi 8 juillet

« R. a rêvé que j'étais avec lui au théâtre, que je faisais des commentaires remarqués par les acteurs qui se moquaient de moi et me forçaient à partir pendant que R. se demandait: est-ce vraiment Cosima ? Il me reconnaissait à ma robe blanche et rose. — Après cette soirée de musique, nous sortons et contemplons la comète qui est près du « Chariot ». »⁽⁵⁾

Judi 9 juillet

« R. reçoit une lettre et une photo de Mme Materna⁽⁶⁾ que lui recommande vivement H. Scaria⁽⁷⁾ ;

(5) Le 17 avril 1874, à l'observatoire de Marseille, Jérôme Eugène Coggia aperçut pour la première fois cette comète non périodique, baptisée depuis C/1874 H1 (Coggia). Devenue visible à l'œil nu au début de juin, elle accéléra du 16 au 23 juillet, avec une queue d'une longueur d'environ 60 à 70 degrés. Observée pour la dernière fois dans l'hémisphère nord le 23 juillet à Athènes, elle fut observée le 27 juillet dans l'hémisphère sud, en Afrique du Sud. Sa dernière observation date du 19 octobre en Argentine.

Rappelons que le « grand chariot » [*Wagen*, en allemand], ou grande ourse, figure, en compagnie du faucon (*Geyer* en allemand) dans les armes parlantes que s'est lui-même attribué Richard Wagner en frontispice de ses mémoires et en vitrail au-dessus de la porte d'entrée de Wahnfried.

(6) Amalie Materna (Sankt Georgen an der Stiefing, Styrie, 10 juillet 1844 - Vienne, 18 janvier 1918), soprano. Après ses débuts à Graz en 1865, elle chanta au Staatsoper de Vienne de 1869 à 1894. À Bayreuth, elle chantera Brunnhilde dans le premier cycle complet de *L'Anneau* en 1876 et Kundry dans *Parsifal* en 1882.

(7) Emil Scaria (Graz, 18 septembre 1838 - Blasewitz, 23 juillet 1886), baryton à l'opéra de Vienne. En 1882, il créa le rôle de Gurnemanz dans *Parsifal*.



© Michel Casse

Vitrail au-dessus de l'entrée de Wahnfried.

Le vitrail représente les armes que Richard Wagner s'est auto-attribuées, composées du faucon et du grand chariot (au centre).



© Bergen Public Library, Norway

Friederike Grün.

belle, si l'on veut, mais bien lourde. (...) Nous faisons une véritable découverte avec Mme Grün ⁽¹⁾ de Cobourg, la voix est belle et l'être tout entier annonce une bonne musicienne et une femme convenable. Ensuite, un solide chanteur, basse et baryton (Fasolt et Donner). Les fragments de *Tannhäuser* chantés par Mme Grün m'émeuvent profondément, je ne sais pas pourquoi *Tannhäuser*, de toutes les œuvres de R., est celle qui m'émeut le plus. »

Dimanche 12 juillet

« R. travaille avec M. Betz, ⁽²⁾ ce qui me fait plaisir. Ensuite déjeuner avec les Feustel et les Gross pour inaugurer véritablement la salle à manger, R. porte un toast à ses invités et dit qu'un dieu païen (Wotan) nous donne sa bénédiction. Feustel se lève ensuite et porte un beau toast disant que la rencontre de R.

(1) Friedrike Grün (Mannheim, 14 juin 1836 - *Ibid.*, janvier 1917 ou 6 février 1923), soprano. Élève de Vincenz Lachner, elle débuta dans les chœurs de l'opéra de Mannheim en 1857 puis comme soliste. Artiste principale au Staatsoper de Berlin de 1866 à 1869, elle chanta Élisabeth lors de la création italienne de *Tannhäuser* à Bologne en 1873. En 1876, à Bayreuth, elle chantera les rôles de Fricka dans *La Walkyrie* et de la Troisième Norn du *Crépuscule des dieux*. Elle se retira de la scène en 1877 après son mariage avec le baron, pianiste et compositeur russe Login Sadler.

(2) Franz Betz (Mayence, 19 mars 1835 - Berlin, 11 août 1900), baryton-basse. Créateur du rôle de Hans Sachs en 1861. Après avoir été l'un des quatre solistes de l'exécution de la *Neuvième symphonie* de Beethoven, pour la pose de la première pierre du palais des festivals en 1872, il y chanta en 1876 Wotan dans *L'Or du Rhin* et *La Walkyrie* et y créa le rôle du Voyageur dans *Siegfried*.

a enrichi sa vie et qu'il se sent l'âme plus haute de se consacrer à sa cause. Le soir, musique ; M. Betz chante la scène où Mime pose ses questions à Wotan. »

Mardi 14 juillet

« Un ténor, M. Unger, ⁽³⁾ nous est présenté aujourd'hui, peut-être pour Loge. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à B. Schott's Söhne, à Mayence, du jeudi 16 juillet 1874.

« Messieurs B. Schott's Söhnen à Mayence

Je vous renvoie par la présente l'épreuve corrigée de la partition du troisième acte de la *Walkyrie* ; il a malheureusement fallu beaucoup de temps pour rattraper les corrections omises par un correcteur employé par hasard, et il ne me reste plus qu'à vous prier de procéder à une dernière correction avec plus grand soin. En outre, il me tient personnellement particulièrement à cœur de disposer d'un premier exemplaire (exemplaire de luxe pour le roi de Bavière, ainsi que feu M. Schott m'en fit obtenir un de *L'Or du Rhin*) d'ici la mi-août de cette année. ⁽⁴⁾ Dans cet esprit, je vous prie de bien vouloir me faire ponctuellement parvenir une seconde épreuve dès que possible après rectification de la correction. Par ailleurs, afin de ne pas retarder l'achèvement de l'exemplaire, je joins tout de suite des instructions pour la réalisation des pages de titre, d'après lesquelles, ainsi que je le crois, ces titres devraient immédiatement être réalisés de manière correcte. J'apprécierais grandement si l'on pouvait m'envoyer une seconde épreuve de ces titres en même temps que la seconde du 3^e acte ci-joint.

En ce qui concerne la réduction pour piano du *Crépuscule des dieux*, il s'est produit le fait extrêmement regrettable que le manuscrit du deuxième acte, qui m'a été envoyé depuis déjà plusieurs mois de Moscou, ne m'est toujours pas parvenu ; comme il avait été très régulièrement recommandé, et que les recherches les plus sérieuses de la part des autorités russes ont été engagées depuis longtemps, il faut espérer que le manuscrit sera finalement retrouvé et me sera envoyé, après quoi il vous sera immédiatement transmis.

Je vous remercie vivement pour les tirages à part de la seconde épreuve du premier acte ; la correction vous en sera envoyée dans les jours prochains. En attendant, je vous prie de m'excuser pour les omissions qui se sont produites, car mes occupations personnelles actuelles se sont démesurément accrues et je ne trouve que rarement une heure de libre. Bientôt cependant tout avancera plus vite.

Très respectueusement
Richard Wagner.

Bayreuth
16 juillet 1874 »

(Traduction : Michel Casse)

Vendredi 17 juillet

« Je me sens très souffrante et me tiens debout à grand-peine. Il fait un temps magnifique, cet été est

(3) Georg Unger (Leipzig, 6 mars 1837 - *Ibid.*, 2 février 1887), ténor. Après des études de théologie et de musique, il fit ses débuts en 1874. Recommandé par Hans Richter à Wagner, il chantera Froh dans *L'Or du Rhin* et Siegfried dans l'opéra du même nom et *Le Crépuscule des dieux* à Bayreuth en 1876.

(4) Wagner destine cet exemplaire au roi Louis II comme cadeau.



© D. R.

August Knapp en Hans Sachs.

incomparable, la chaleur n'est pas écrasante. R. travaille au troisième acte, mais il a beaucoup de contrariétés, notamment la perte de l'arrangement du deuxième acte de la partition du *Crépuscule des dieux* qui serait très utile en ce moment. »

Samedi 18 juillet

« R. a fait à nouveau son vieux rêve, il rêve qu'il ne sait que faire de sa femme dans sa nouvelle vie jusqu'à ce que la réflexion « mais elle est morte » prépare la voie au réveil. (...) Le soir, tentative malheureuse pour trouver un Alberich. »

Mardi 21 juillet

« Le soir, Mme Grün revient ici de Cobourg et chante le réveil de Brünnhilde, ce qui gêne un peu, car elle ne peut chanter Brünnhilde. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à August Knapp, ⁽¹⁾ à Berchtesgaden, du mardi 21 juillet 1874.

« Estimé Monsieur Knapp !

Je vous remercie beaucoup de vos aimables lignes, et ce d'autant plus que je me sais assuré de votre participation future à mes grandes représentations.

Il est m'est encore très difficile en ce moment de prévoir des distributions de rôle bien précises : je

(1) August Knapp (Bad Hombourg, Hesse, 1844 - Mannheim, 1898), baryton, depuis 1866 au théâtre national de la cour du grand duc de Mannheim. Envisagé jusqu'en avril 1875 pour le rôle de Donner, il renonça alors pour raisons personnelles et ne chanta donc pas à Bayreuth.

vous prie cependant en tout cas (outre le *Donner* de *L'Or du Rhin*) de vous familiariser avec le *Gunther* du *Crépuscule des dieux*, dont je ne pourrais toutefois vous faire parvenir la réduction pour piano qu'à la fin de l'année. Je vous serais très reconnaissant si vous vouliez également examiner de près *Alberich* (*Or du Rhin* et *Siegfried*).

Quoi qu'il en soit, je compte sur votre participation et vous demande de considérer chaque sacrifice consenti à cet effet comme recommandé à dédommagement.

Au cours de l'hiver, je me permettrai de vous informer plus précisément de tout cela.

Avec considération, vous salue

votre

dévoué

Bayreuth.
21 juillet 1874

Richard Wagner. »

(Traduction : Michel Casse)

Mercredi 22 juillet

« L'après-midi, nous allons au théâtre ; le soir, nous avons Mlle Oppenheimer ⁽²⁾ de Francfort qui chantera sans doute le rôle d'Erda ; elle chante ce soir le duo d'Ortrude et Elsa dans *Lohengrin*. R. doit faire beaucoup de remarques, mais il est satisfait de leur désir d'apprendre. »

Jeudi 23 juillet

« Toute la journée et la soirée sont consacrées à M. Hill ; (3) R. me rappelle que j'avais dit à Schwerin

(2) Sara Oppenheimer (Esens, Basse-Saxe, 4 octobre 1844 - Mayence, 15 décembre 1906), mezzo-soprano d'origine juive. À l'opéra de Francfort depuis 1863, où elle chantait les grands rôles de mezzo (Azucena, la Comtesse des *Noces*, Mary du *Vaisseau* ou *Ortrude*), elle épousa le 31 décembre 1874 Bernhard Wolff, commerçant de Mayence, et se retira.

(3) Karl Hill (Idstein, Hesse, 9 mai 1831 - Schwerin, 12 janvier 1893), baryton. En poste à Schwerin comme premier baryton de 1868 à 1890.



© Universität Goethe de Francfort

Sara Oppenheimer.

dès les premières mesures qu'il avait chantées : c'est le meilleur de tous. Une nature incroyablement puissante, une grande flamme, en bref toutes les qualités dont a besoin R. (...) Il nous chante des extraits de *Lohengrin* et du *Vaisseau fantôme*, il nous raconte que la cour de Schwerin est fort bien disposée à notre égard, R. et moi (...). »

Vendredi 24 juillet

« (...) [Richard] me raconte par exemple que faisant une excursion à _____ avec M. Wille et Herwegh, ⁽¹⁾ il s'était senti si fatigué qu'il avait prié ses compagnons de le laisser en un certain endroit et de continuer sans lui ; Wille, pensant à tort dans sa brutalité que c'était de la paresse, avait tourné le dos à R. et avait ordonné de continuer la marche ; un mot d'injure un peu vif avait déchaîné la colère de R. et cette scène avait fait naître dans son esprit toute l'apostrophe (paroles et musique) de Loge aux Filles du Rhin qui n'était pas encore conçue à cette époque. « Comme l'idée vous vient subitement ! On ne peut rien en dire ! Comme l'idée est entourée de tout ce dont elle a besoin ! Quand je suis assis au piano, c'est seulement pour me rappeler ce qui m'a assailli dans les plus mauvais moments ! Minna, ma première femme, s'irritait de voir mon calme pendant les plus terribles scènes qu'elle me faisait : il me venait à ces moments quelque idée pour *Tristan* ou pour *La Walkyrie* ! » (...) R. a rêvé qu'il me voyait dans une robe de mousseline blanche, mais tous mes vêtements étaient un peu misérables, notamment mon écharpe rose, « mon Dieu, avait-il pensé, elle ne fait tout cela que par complaisance pour moi ». »

Lundi 27 juillet

« R. travaille à son orchestration. »

Vendredi 31 juillet

« (...) à midi, arrivée soudaine de madame Materna qui nous plaît extraordinairement. Le soir, nous sommes soixante personnes et elle surprend tout le monde par la fraîcheur et la plénitude de sa voix ainsi que par sa maîtrise. »

Juin-juillet

Moussorgsky compose *Les Tableaux d'une exposition*.

Samedi 1^{er} août

« Nous sommes un peu fatigués de la soirée d'hier ; R. n'en travaille pas moins, mais nous restons tranquillement à la maison. L'après-midi, musique, les divins *Maîtres chanteurs* avec une pensée pour le temps où ils naquirent et la fin du *Crépuscule des dieux*. Le soir, nous sommes seuls avec nos amis ; nous parlons de M. Brahms et de l'influence nuisible de ce tartuffe sur la bourgeoisie cultivée. »

(1) Le nom du lieu de l'excursion a été laissé en blanc dans le journal de Cosima.

François Wille (Hambourg, 20 février 1811 - Meilen, Suisse, 7 janvier 1896), journaliste, élu au parlement de Francfort en 1848, il dut s'exiler en Suisse, où il acheta le domaine de Mariafeld, où Wagner séjourna. Son épouse, Eliza Sloman (Itzehoe, Schleswig-Holstein, 9 mars 1809 - Meilen, Suisse, 22 décembre 1896), anglaise de Hambourg, autrice, fut une grande amie de Richard Wagner.

Georg Herwegh (Stuttgart, 31 mai 1817 - Baden-Baden, 7 avril 1875), poète et révolutionnaire. Exilé en Suisse. Ami de Wagner, il lui fit découvrir la philosophie de Schopenhauer en lui présentant *Le Monde comme volonté et représentation* à l'hiver 1853-1854.



Nicolas Isouard.

Mardi 4 août

« L'après-midi, attendant son ami Klindworth, R. joue la *Cendrillon* d'Isouard ⁽²⁾ et il me raconte qu'il a entendu pour la première et dernière fois la chanson qu'il vient de jouer dans la bouche d'une vieille femme qui avait un théâtre de marionnettes à Meudon et donnait une représentation de *Cendrillon*, cette chanson l'avait à cette époque beaucoup ému. Il a aussi beaucoup chanté avec notre ami l'air de la *Cenerentola* de Rossini : *un segreto d'importanza una cosa stravagante*. Notre ami Klindworth arrive pour refaire l'arrangement du deuxième acte du *Crépuscule des dieux* qui a été perdu entre Moscou et Bayreuth. »

Mercredi 5 août

« L'après-midi, un petit mot nous apprend que le professeur Nietzsche est ici mais qu'il est malade et au lit à l'Auberge du Soleil. R. y va et le ramène immédiatement chez nous. Son état s'améliore rapidement et nous passons ensemble une soirée très gaie. (...) R. a un peu travaillé à son orchestration. »

Jeudi 6 août

« Notre ami Klindworth nous émeut par l'ardeur et le sérieux avec lesquels il se met à ce travail difficile. (...) Le soir, troisième acte du *Crépuscule des dieux* (Les Filles du Rhin). Notre ami Nietzsche joue le *Chant triomphal* de Brahms et R. éclate de rire à l'idée que cette musique a été composée sur l'idée de « Justice ». — Le Macédonien ⁽³⁾ nous raconte une chose bien triste: il a vu l'actuel directeur du Conser-

(2) Nicolas Isouard dit Niccolo (Żebbuġ, Malte, 18 mai 1773 - Paris, 3 mars 1818), compositeur de nombreux opéras-comiques dont le plus connu est aujourd'hui ce *Cendrillon* créé en 1810.

(3) Dimitrios Stergios Lalas (Magarevo,auj. Macédoine du Nord, 1844 ou 1848 - Monastir, 1911), musicien et compositeur grec. Chef d'orchestre à Salzbourg, il avait rencontré Wagner lors d'un remplacement de Hans Richter pour un concert Wagner à Bratislava. Il travailla jusqu'en 1875 à la « chancellerie » des copistes de Wagner à Bayreuth, puis fut assistant musical à partir de 1876 et enfin directeur du conservatoire d'Athènes.

vatoire de Munich, un méchant homme, tourmenter à mort le pauvre Mrazek, l'ancien domestique de R. ;⁽¹⁾ ils l'ont surchargé de travail, l'ont fort mal traité afin de lui faire expier sa fidélité à R. Il s'agit de MM. Wüllner, Rheinberger et Perfall ;⁽²⁾ c'est intentionnellement que j'écris les noms de ces hommes détestables. »

Vendredi 7 août

« Petit déjeuner avec nos amis dans notre maisonnette d'été, nous parlons de Berlioz ; selon R., ses œuvres devraient être jouées dans des jardins, tout le public cultivé affluerait, mais on ne pourrait les jouer dans les salles de concert où l'on joue Mozart et Beethoven. Les Allemands se révolteraient à juste titre. — À la fin, nous chantons l'air de *La Flûte enchantée* : *wir müssen scheiden*, et Richard nous fait remarquer que Mozart a fait entendre dans ce trio,⁽³⁾ comme d'ailleurs dans tout le rôle de Sarastro, des accents de dignité virile et de bonté que l'on pourrait appeler allemands et que l'on ne connaissait pas avant lui. Dans sa jeunesse, ce trio chantant la séparation lui semblait apporter tout le bonheur, triste et en même temps consolant. »

Samedi 8 août

« Il fait beau, promenade avec R. dans les jardins du château, après le petit déjeuner, chacun va à son travail, pour moi Lusch,⁽⁴⁾ pour Richard sa partition, pour notre Klindworth son arrangement. (...) L'après-midi, nous jouons le *Chant triomphal* de Brahms et nous sommes effrayés de la pauvreté de cette composition que vante même notre ami Nietzsche ; c'est Haendel, Mendelssohn et Schumann reliés en cuir ; R. se met en colère, parle de son désir de trouver dans la musique quelque chose de la supériorité du Christ où seraient présents un instinct de la mise en forme, un sentiment qui parlerait au sentiment. Le soir, nous prenons diverses choses d'Auber et pour finir la *Marche impériale*. »

Dimanche 9 août

Naissance à Caracas de Reynaldo Hahn.

Vendredi 14 et samedi 15 août

« Notre ami Klindworth a terminé son arrangement pour piano et nous quitte le vendredi 14 ; le lendemain, le professeur Nietzsche s'en va après avoir fait passer plusieurs heures difficiles à R. ; il a affirmé entre autres choses ne prendre aucun plaisir à la langue allemande, préférer parler latin, etc. R. indique ses principes au sujet de l'utilisation de la langue allemande, tout d'abord rechercher s'il est absolument indispensable d'exprimer un concept étranger, puis, si c'est le cas, employer hardiment le mot étranger, sans le traduire. »

(1) Franz Mrazek (1828 - 1874). L'ancien domestique de Wagner était depuis 1867 domestique à l'école royale de musique de Munich. Son épouse, Anna, née en 1832, vécut jusqu'en 1914.

(2) Franz Wüllner (Munster, 28 janvier 1832 - Braunfels, 7 septembre 1902), compositeur et chef d'orchestre, professeur de piano au conservatoire de Munich. Ce fut lui qui dirigea les représentations de *L'Or du Rhin* et de *La Walkyrie* de 1869 et 1870 imposées par le roi Louis II contre la volonté de Richard Wagner. Josef Rheinberger (Viaduz, Liechtenstein, 17 mars 1839 - Munich, 25 décembre 1901), compositeur, professeur de piano puis d'orgue au conservatoire de Munich. Il eut parmi ses élèves Engelbert Humperdinck ou Wilhelm Furtwängler.

Karl von Perfall (Munich, 29 janvier 1824 - *Ibid.*, 15 janvier 1907), compositeur, directeur de la musique de la cour de Bavière, puis directeur du théâtre royal de Bavière à Munich.

(3) Il s'agit vraisemblablement du trio entre Pamina, Tamino et Sarastro à l'acte II (n° 19 de la partition) même si les paroles citées par Cosima n'y figurent pas.

(4) Daniela.



© Wikimedia Commons - Library of Congress, Washington

Marianne Brandt.

Samedi 15 août

« Mlle Brandt⁽⁵⁾ du Théâtre de la Cour de Berlin nous annonce sa visite ; elle commence tout de suite à étudier le rôle de Waltraute. »

Dimanche 16 août

« Le soir, Mlle Brandt, bonne chanteuse, bonne musicienne, mais bien laide, véritable enfant du peuple viennois, sans la moindre culture. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Adam Ludwig Mazière,⁽⁶⁾ à Mayence, du dimanche 16 août 1874.

« Estimé Monsieur !

Je fais partir aujourd'hui pour la maison *Schott* la correction du premier acte du *Crépuscule des dieux* (très péniblement achevée) en même temps que le manuscrit de la réduction pour piano du 2^e acte, tout aussi péniblement reconstituée après sa perte par la poste. Le 3^e acte de la *Walkyrie* vous est également retourné, nouvellement révisé. Je vous exprime mes plus vifs remerciements pour l'envoi de l'exemplaire de luxe de cette même partition : la note au dos de l'une des pages de titre principale (dont je n'ai naturellement pas fait usage) est en tout cas restée non réalisée, parce qu'elle est sans conclusion. — Le

(5) Marianne Brandt née Marie Bischof (Vienne, 12 septembre 1842 - *Ibid.*, 9 juillet 1921), contralto/mezzo-soprano à l'opéra de Berlin, recommandée par Pauline Viardot. À Bayreuth, elle chanta Fricka et Waltraute, puis Kundry.

(6) Adam Ludwig Mazière (1835 - 1881), fondé de pouvoir et directeur par intérim de la maison d'édition musicale B. Schott's Söhne à Mayence.

poème *À l'ami royal*, précédemment fourni pour la réduction pour piano ⁽¹⁾ est à présent devenu entièrement caduc pour toutes les éditions.

Je vous suis encore redevable de l'expression de remerciements particuliers pour la réalisation et remise de tirages à part des différentes parties vocales ; je serai ravi si vous acceptiez une place gratuite pour les représentations de *l'Anneau du Nibelung* à Bayreuth, pour l'aide utile que vous y avez apporté.

J'ai exprimé en son temps à feu M. Schott le désir qu'il me fît présent pour ma bibliothèque d'un tirage de luxe semblable à celui pour le roi de Bavière — au moins pour mes partitions parues chez sa maison d'édition. Il me répondit alors aussitôt en s'engageant vouloir me laisser l'exemplaire de luxe de *l'Or du Rhin* préparé pour l'exposition universelle de Vienne dès la clôture de l'exposition. ⁽²⁾

Ce qui ne s'est pas passé ; comme je ne pouvais dans tous les cas compter pour cela que sur l'amitié toute personnelle de M. Schott, je me permets de vous démontrer par ce *seul* cas dans quelle situation très différente je me suis retrouvé vis-à-vis de la société Schott par la mort si brusque et inattendue de son chef. Vous avez reçu avis de ma prise de conscience de ce changement en prenant connaissance des doutes qu'a éveillés en moi depuis peu une plus grande attention apportée au contrat récemment conclu avec M^{me} Schott. Comme il s'agissait d'un contrat écrit, j'ai regretté de ne pas avoir fait appel pour le conclure à un conseiller averti, lequel aurait attiré mon attention sur une erreur dans laquelle je me trouvais. J'ai donc cherché à rattraper cette omission en m'adjoignant ce conseiller en la personne de M. Batz, ⁽³⁾ qui a bien mérité de moi. — Il serait toutefois des plus désirables que mes rapports personnels avec M. Schott, de son vivant, puissent être remplacés et complétés par des relations personnelles avec les représentants de ses ayant cause, ce pour quoi je me permets, Monsieur, de vous inviter de nouveau à venir très bientôt à Bayreuth nous entretenir de vive voix, étant donné qu'il m'est impossible de quitter ce lieu pour le moment.

En vous priant de bien vouloir me recommander vivement auprès de mon estimée amie, M^{me} Betty Schott, je demeure avec respect

Bayreuth
16 août 1874

votre
dévoué
Richard Wagner. »
(Traduction : Michel Casse)

Lundi 17 août

« Le matin et l'après-midi, R. travaille avec Mlle Brandt et le chanteur Kneiss. ⁽⁴⁾ Le soir, la première nous fait grand plaisir en chantant le rôle de Waltraute dont le récit nous émeut tous profondément. La bonne dame ne semble cependant pas d'accord pour chanter ce qu'elle appelle un « petit rôle ». »

(1) Le poème « Ô roi ! doux protecteur de ma vie », envoyé par Richard Wagner à Louis II le 16 septembre 1864. Il avait fait précéder la réduction pour piano de *La Walkyrie* par ce même poème en guise de dédicace.

(2) L'exposition universelle de Vienne, de 1873, s'était tenue du 1^{er} mai au 31 octobre, sur le thème de l'Éducation et de la Culture.

(3) Carl Wilhelm Batz (1853-1894), auteur dramatique et agent de droits théâtraux.

(4) Ludwig Kneiss (Bundenthal, Rhénanie-Palatinat, 11 novembre 1830 - Munich, 25 avril 1900). Il chanta des rôles dans les différentes tessitures de ténor, baryton et basse. Depuis 1872, il était au théâtre de la Gärtnerplatz de Munich.

Jeudi 20 août

« Hans a répondu à Lusch, une lettre pleine de tristesse et de souffrance!... »

Lettre de Hans von Bülow, de Bad Liebenstein, à Daniela von Bülow, à Bayreuth, du mercredi 19 août 1874

« Ma chère fille,
c'est très gentil à toi de penser à moi et de t'enquérir de mon état de santé, ayant entendu dire qu'il était mauvais. C'est malheureusement le cas en effet... j'ai eu besoin d'une cure de bains d'eau saline, qui m'a rendu encore plus malade, et je suis arrivé maintenant depuis une semaine à Bad Liebenstein, où l'air est meilleur qu'à Salzungen ⁽⁵⁾ et où se trouvent de



Bad Liebestein entre 1890 et 1905.
Photochrome.

bons établissements pour essayer le remède de l'eau froide, qui est le seul auquel je me trouve encore avoir recours. Malheureusement, nulle part en Allemagne je ne trouve le calme et l'isolement nécessaire à mon rétablissement : une multitude de gens m'importunent par lettre ou en personne parce qu'ils veulent profiter de quelque manière de ma « célébrité ». Ne suis donc pas mon exemple, mon bon enfant, ne deviens pas « célèbre », ne fais pas parler de toi. Dès que j'aurai dans une certaine mesure amélioré ma condition physique, je retournerai, plus tôt que je ne l'avais prévu, à Londres pour y travailler pendant l'hiver. Je ne puis en effet à présent plus faire de musique, parce que je suis beaucoup trop faible.

J'ai été ravi d'apprendre de ta part que mon ami Klindworth avait dit que tu avais de bonnes dispositions pour la musique. Si tu en as aussi grande envie et aimes cela, mais surtout si tu ne manques pas de cours plus importants (et *n'importe quel cours* doit être considéré comme plus important) alors je suis d'ores et déjà d'accord pour que tu travailles le piano. Ce serait mieux cependant si tu avais du talent pour le chant. On pianote déjà tellement dans le monde, au grand dam de tous les voisins qui en souffrent, qu'il serait fort superflu que tu multiplies le nombre de ces personnes bruyantes ; par contre il est rare d'entendre bien et bellement chanter, et cela vaut déjà un peu

(5) Deux stations thermales de Thuringe distantes d'une douzaine de kilomètres.

plus, d'autant plus qu'une bonne oreille est également exigée pour cela, ce qui manque souvent absolument aux pianoteurs. Ma foi, Maman prendra la bonne décision et n'imposera pas à l'excellent Joseph Rubinstein, ⁽¹⁾ que je te prie de saluer de ma part, de perdre son temps avec toi, si cela n'en vaut pas la peine. — Mais j'approuve de tout cœur les autres heures de travail manuel plus utiles ; il est également fort louable que tu travailles avec tes pieds en hiver ; il est probable que le patinage te procure aussi beaucoup de plaisir. Mes parents ne m'ont malheureusement pas laissé apprendre de tels exercices utiles et divertissants ; félicitez-vous d'avoir eu plus de chance avec votre Maman. Veux-tu aussi par ailleurs apprendre encore l'italien auprès de M^{lle} Karthaus ? Très bien ; c'est une langue magnifique qui sonne comme de la musique et modèle les lèvres et la langue. Il est aussi très sage, tant que l'on est jeune, d'apprendre autant de langues que possible. Plus tard, la mémoire n'est plus aussi réceptive et l'on a beaucoup plus de difficultés pour cela. C'est ce qui m'arrive, par exemple, avec l'anglais que j'ai négligé d'apprendre dans ma jeunesse et que je suis obligé de rattraper maintenant que je suis plus âgé, où les choses avancent fort lentement. Mais de nos jours l'anglais est plus nécessaire que l'italien et c'est pourquoi je voudrais vous proposer de demander à votre Maman des leçons de langue anglaise si vous n'en avez pas encore reçues. J'apprécie fort également qu'un bon professeur de danse soit en vue pour vous. C'est aussi nécessaire pour les jeunes filles qu'un sous-officier pour les garçons pour la marche et l'exercice. Tu as certainement déjà remarqué combien l'attitude et les gestes sont excellents chez les gens qui ont été militaires. La tête pense également mieux lorsque le corps est souple et lesté que lorsqu'il se laisse aller et paraît mou.

Enfin, je me réjouis encore que vos 32 dents je l'espère totalement blanches soient convenablement examinées par un Américain ⁽²⁾ à Dresde et, si elles ont déjà souffert des dommages, qu'elles soient préservées de tout nouveau dommage.

Je considère ces nouvelles, qui attestent que votre bonne mère continue sans relâche à se préoccuper de votre bien-être physique et spirituel comme tout à fait réjouissantes et véritablement reconfortantes dans mon malheur actuel de corps et d'esprit. Salue et serre tes sœurs dans tes bras, conserve moi ta tendresse dans l'éloignement... plus tard viendra peut-être l'heure où cela sera possible dans la proximité. Je dois écrire à Grand-Mère ⁽³⁾ ces jours-ci et lui communiquerai à cette occasion ta petite lettre réjouissante.

Adieu ton fidèle père
Hans von Bülow.
Bad Liebenstein, 19. août 1874. »

(Traduction : Michel Casse)

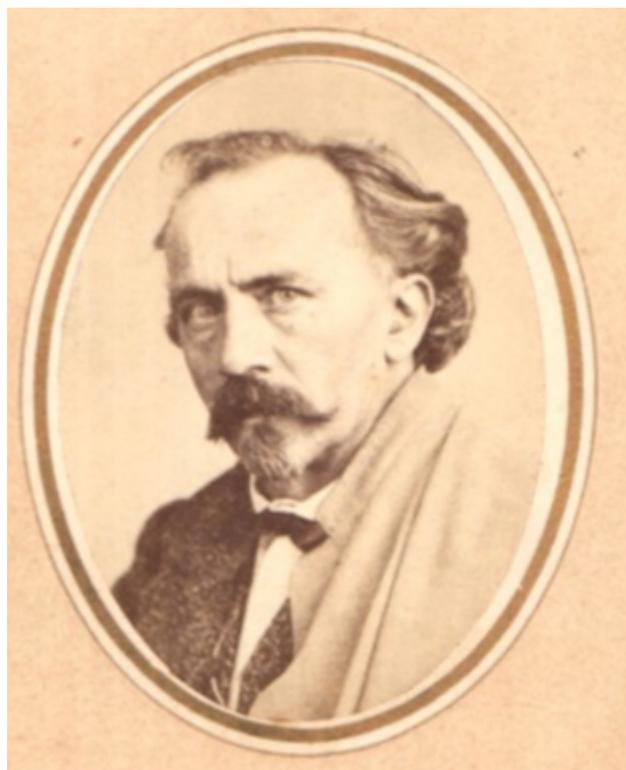
Dimanche 23 août

« R. s'est réveillé en larmes cette nuit, il m'a embrassée et m'a dit qu'il venait de rêver que je voulais le quitter, lui et les enfants, et que je ne pouvais faire autrement ! »

(1) Joseph Rubinstein, pianiste d'origine juive (Starokostiantyniv, aujourd'hui en Ukraine, 8 février 1847 - Lausanne, 15 septembre 1884).

(2) Newell Sill Jenkins (Falmouth, Massachusetts, 29 décembre 1840 - Le Havre, 25 septembre 1919), dentiste de la famille Wagner. Il exerça de 1866 à 1909 à Dresde. Voir *Bulletin des Rencontres Wagnériennes* nos 340 et 341 (oct./déc. 2018 et janv./mars 2019) pour ses souvenirs sur Wagner.

(3) La mère de Hans von Bülow.



Richard Fricke.

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Richard Fricke, ⁽⁴⁾ à Dessau, du lundi 24 au jeudi 27 août 1874.

« Très estimé Monsieur !

(24 août)

Informé de mon souhait à votre égard par M. le baron von Normann, ⁽⁵⁾ vous ne serez peut-être pas vraiment surpris à présent par la demande que je vous adresse par la présente. Je vous demande en effet, dès que cela sera possible, d'être présent à Bayreuth, et ce dans les plus brefs délais.

(27 août) En commençant les lignes ci-dessus, j'étais sur le point de vous écrire, lorsque l'arrivée soudaine de M. *Brandt* à Bayreuth, avec lequel je voulais justement vous inviter à une conférence commune, rendit nécessaire seulement cette brève demande télégraphique.

Comme vous ne pouviez pas venir immédiatement, que M. *Brandt* ne peut plus être ici le 5 septembre et a déjà dû quitter Bayreuth hier, j'avais donc remis la conférence à la prochaine fois, tandis que je vais maintenant vous demander de m'accorder votre collaboration du 1^{er} juillet à la fin du mois d'août de l'année prochaine (1875).

Il s'agit principalement dans cette collaboration que je vous attribue d'un plan très élaboré pour la réalisation chorégraphique de la première scène de *L'Or du Rhin*, dont un coup d'œil à la réduction pour piano vous permettra de vous faire un tableau des évolutions, qui, d'une part ne sont rendues possibles que par la machinerie la plus ingénieuse de mon ami *Brandt*, et d'autre part peuvent être exécutées grâce

(4) Richard Fricke (1818-1903), maître de ballet au théâtre de la cour de Dessau de 1851 à 1893. Wagner avait fait sa connaissance en 1872 lors d'une représentation de *l'Orphée* de Gluck. Il a laissé un livre de souvenirs sur sa collaboration à Bayreuth.

(5) Rudolf von Normann (Stettin, 2 mai 1806 - Dessau, 18 juin 1882), peintre, lithographe et graveur. De 1865 à 1881, il fut l'intendant du théâtre de la cour de Dessau.

à des directives chorégraphiques appropriées. En outre, je solliciterai ensuite votre assistance, que j'apprécie fort, pour toutes les autres réalisations relevant de votre domaine.

Il me faut maintenant espérer que nous aurons tout loisir de nous entendre sur tout ce qui sera nécessaire pendant la période indiquée afin qu'en *juin* et *juillet* 1876 les répétitions générales précédant immédiatement les représentations puissent se dérouler sans encombre.

Dans l'attente d'un accueil favorable de ma demande et de mon invitation, je demeure avec le plus profond respect,

Bayreuth. votre
très dévoué
27 août 1874. Richard Wagner. »

(Traduction : Michel Casse)

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Hermann Levi,⁽¹⁾ à Munich, du vendredi 28 août 1874.

« Mais, très cher ami, je ne pouvais finalement m'adresser qu'aux orchestres de ces théâtres de cour qui ferment pendant les trois mois d'été (juin, juillet et août) ? Car il me faut pendant ces trois mois avoir sans interruption mon orchestre réuni au complet. Je n'ai malheureusement pu trouver que 5 orchestres de ce genre ; même Mannheim, par exemple, ne peut pas m'aider. C'est ainsi la raison simple pour laquelle il m'a fallu également laisser Munich de côté, parce que je sais que vous n'y fermez jamais, ou seulement très peu de temps.

Si vous pouvez me libérer, au bon moment, un certain nombre de musiciens compétents, qui vous en sera plus reconnaissant que moi ? Je n'ai rien contre les artistes munichoïses et leur public !

Vous avez une belle presse là-bas, — c'est vrai. Dieu nous en préserve : c'est le Paradis à l'état pur !

Mais, assez plaisanté !

Je vous serais très reconnaissant si vous aviez la bonté de considérer combien de musiciens vous pourriez me détacher et lesquels. J'en ai besoin pour la première lecture de toutes les pièces pour le mois d'*août* 1875, mais ensuite, comme je l'ai dit, pour l'ensemble de *juin*, *juillet* et *août* 1876.

Avec mes meilleurs vœux,

respectueusement vôtre
Bayreuth Richard Wagner.
28 août 1874. »

(Traduction : Michel Casse)

Samedi 29 août

« Nous avons aujourd'hui le chanteur Schlosser⁽²⁾ venu de Munich pour étudier avec Richard le rôle de Mime, c'est ce même homme que R. avait sorti de la boulangerie pour lui confier son David. Il semble intelligent et plein de promesses, mais ces répétitions fatiguent tellement R. que j'en suis inquiète. Lettre de son neveu Clemens,⁽³⁾ c'est la première fois depuis

(1) Hermann Levi (Giessen, Hesse, 7 novembre 1839 - Garmisch-Partenkirchen, 13 mai 1900), chef d'orchestre, il dirigeait alors celui de l'opéra de Munich. Il dirigera *Parsifal* à Bayreuth en 1882.

(2) Max Schlosser (Amberg, Bavière, 17 octobre 1835 - Utting Am Ammersee, Bavière, 2 septembre 1916), ténor puis baryton. Après des débuts comme chanteur, il travailla quatre ans en qualité de boulanger avant de revenir au chant en 1868. Il créa la même année le rôle de David des *Maîtres chanteurs de Nuremberg*, puis l'année suivante celui de Mime dans *L'Or du Rhin* et en 1876 dans *Siegfried*.

(3) Friedrich Clemens Brockhaus (Dresde, 14 février 1837 - Leipzig, 10 novembre 1877, théologien luthérien, fils de Hermann et d'Ottilie Wagner, la sœur de Richard.



© Université Goethe de Francfort

Max Schlosser.

longtemps que Leipzig donne signe de vie ! — Le soir, nous terminons *Édouard III*⁽⁴⁾ (...) »

Lettre, de Richard Wagner, de Bayreuth, à Adam Ludwig Mazière, à Mayence, du dimanche 30 août 1874.

« Estimé Monsieur !

En vous exprimant ma plus vive gratitude pour votre lettre et la communication qu'elle contient des sentiments amicaux de votre estimée M^{me} la Directrice, je n'ai pour l'immédiat plus qu'à vous faire part, outre ma joie à la perspective de la visite de M^{me} B. Schott en votre compagnie, de mon souhait que vous ne prêtiez aucune attention à ma mention au sujet de l'exemplaire de luxe, mais que vous procédiez en cela tout à fait selon l'esprit de feu M. Fr. Schott, dont vous avez pris connaissance.

Bayreuth Votre très dévoué et très respectueux
30 août 1874. » Richard Wagner.

(Traduction : Michel Casse)

Mercredi 2 septembre

« On célèbre la bataille de Sedan avec des coups de canon, des drapeaux et un grand cortège. Petite promenade avec les enfants. (...) Le soir, nous lisons *Die Geburt des Merlin*⁽⁵⁾ avec beaucoup d'intérêt et d'étonnement. »

(4) Pièce historique de Shakespeare.

(5) *La Naissance de Merlin*, édition allemande du *Merlin*, roman attribué à Robert de Boron (XII^e siècle). Merlin y est le fils d'un incube (assimilé à Satan) et d'une vierge.

Jeudi 3 septembre

« Richard ne dort pas beaucoup et il a pensé beaucoup cette nuit à sa mort, il souhaite que son lit de mort soit dressé dans la salle de manière à avoir le regard sur mon portrait. — Chaleur tropicale, peut-être la journée la plus chaude de l'année. (...) — Richard me parle du *Faust* et dit: « L'Allemagne ne peut être fière que de cela et des Symphonies de Beethoven, car ces œuvres sont totalement allemandes, allemandes de manière populaire et pourtant elles embrassent la totalité du monde, ce sont les plus grands chefs-d'œuvre. » Je lui demande: « Quand même pas supérieures à Shakespeare ? » et Richard me répond : « Shakespeare est l'image la plus fidèle du monde, *Faust* est le commentaire de cette image, c'est le commentaire de Shakespeare. » »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Josef Hoffmann,⁽¹⁾ du jeudi 3 septembre 1874.

« Estimé Monsieur !

Je regrette de ne pouvoir attendre votre visite, si vous en avez toujours l'intention ; lorsque nous, Messieurs Brandt et Brückner,⁽²⁾ étions réunis ici le jour de la conférence, dont le premier Monsieur avait également convenu avec vous, nous apprîmes par un message de M^{me} Brandt que vous étiez parti de là-bas pour un voyage sur le Rhin et, sans laisser aucune adresse, lui aviez seulement déclaré que vous aviez l'intention d'arriver à Bayreuth le 5 septembre.

Je vous informe maintenant (puisque je n'ai pas pu le faire plus tôt pour la raison indiquée) que, dans ces circonstances, j'ai pris sur moi de faire ouvrir par Messieurs Brandt et Brückner les caisses⁽³⁾ qui se trouvaient chez moi depuis des semaines sans rien en faire, afin de pouvoir examiner les modèles et pouvoir du reste aussi en premier lieu montrer les esquisses à messieurs les peintres. Les esquisses et les modèles ont été rempaquetées avec soin par ces mêmes messieurs et envoyées selon mes instructions par le conseil d'administration à MM. Brückner à Cobourg.

Je vous demande par conséquent de bien vouloir vous réunir sur place avec ces derniers messieurs pour de nouvelles consultations plus approfondies au sujet de l'exécution des travaux dont ils se sont chargés ; tout autant que M. Brandt, je les ai très précisément informés des modifications que j'ai ordonnées dans le seul intérêt de la clarté des événements scéniques ; je suppose que vous n'aurez aucune difficulté face à ces modifications, puisqu'elles ne touchent jamais au caractère artistique de vos esquisses et conceptions.

Je demeure, avec mes compliments très respectueux,

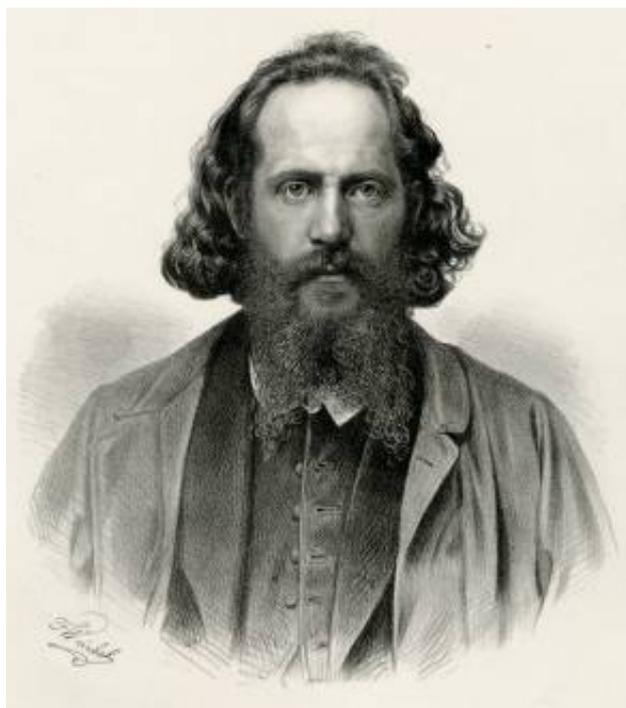
Bayreuth
3 sept. 1874.

vous
très dévoué
Richard Wagner.
(Traduction : Michel Casse)

(1) Josef Hoffmann (Vienne, 1831 - *ibid.*, 1904), peintre et décorateur autrichien. Il réalisa les dessins pour les décors de *L'Anneau du Nibelung* à Bayreuth.

(2) Max Brückner (Cobourg, 14 mars 1836 - *ibid.*, 2 mai 1919) et son frère Gotthold Brückner (Lengefeld, Saxe, 1844 - Cobourg, 1892) avaient établi à Cobourg un atelier de décors pour le théâtre.

(3) Contenant les esquisses de Hoffmann et les maquettes de décors réalisées d'après elles.



Josef Hoffmann.

© D. R.

Samedi 5 septembre

« Après le repas, au moment du café, R. me chante la chanson « file, Marguerite » de *La Dame blanche*⁽⁴⁾ et me raconte quelle impression cette œuvre avait faite sur lui dans sa jeunesse ; il me dit ensuite qu'il est émouvant de s'imaginer Fidi revenant plus tard à Wahnfried après une longue absence. Il faudrait veiller à ce que sa maison soit entretenue pendant ses inévitables voyages à travers le monde, peut-être par l'une de ses sœurs, si l'une ne se marie pas. Ne dormant pas cette nuit, R. a pensé à son testament et a décidé de diverses choses. « Je ne crois pas que cela m'aurait nui d'avoir été élevé pour posséder tout cela », dit R., et moi je pense qu'il aurait tout vendu pour réaliser ses idées. Revenant à *La Dame blanche*, R. dit : « C'est la plus belle qualité des Français qui s'exprime dans cet opéra, une certaine légèreté mélancolique, qui sait la tristesse de toute chose et qui pourtant sourit. » »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Carl Brandt, à Darmstadt, du dimanche 6 septembre 1874.

« Très cher ami !

C'est le cœur lourd que je suis revenu hier de l'inspection de la fosse d'orchestre. Dieu sait où gît l'erreur qui a rendu cet espace infiniment plus étroit que je ne l'imaginai ; tout ce que vois, c'est que si l'on ne procède pas à l'élargissement le plus ample, je devrais me trouver dans un embarras tout à fait insoluble pour disposer mon orchestre. On ne peut rien faire ici, si ce n'est déplacer la fosse d'orchestre à l'extrême sous le plancher de la scène, au moins jusqu'au-delà du premier pilier de la coulisse. Je ne me

(4) *La Dame blanche*, opéra-comique en trois actes de François-Adrien Boieldieu, créé le 10 décembre 1825, qui connut une très longue vogue. Wagner fait ici allusion à l'air de Marguerite, au début du deuxième acte « Pauvre dame Marguerite, / Tes derniers jours sont venus ».

dissimule pas l'embarras que cette nécessité devrait en revanche vous susciter : il doit cependant être possible d'y remédier, tandis qu'une fosse trop étroite pour mon orchestre rend toutes mes combinaisons impossibles.

Je vous prie d'entrer immédiatement en consultation approfondie avec Runkwitz⁽¹⁾ à ce sujet.

Je n'ai jusqu'à présent pas eu de nouvelles de Hoffmann. Les caisses ont été envoyées à Cobourg !
Bien des salutations cordiales de

Bayreuth
6 sept. 1874.

votre
très dévoué
Richard Wagner. »
(Traduction : Michel Casse)

Lundi 7 septembre

« À midi, visite surprise du peintre Krausse,⁽²⁾ qui nous apporte la maquette complète des décorations qui doivent être faites sur l'encorbellement de notre maison. Je suis pour moi très effrayée, j'avais dit la veille à R. que c'était une bonne chose que M. Krausse nous ait complètement oubliés après n'avoir donné aucune nouvelle pendant un an ! »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Franz Betz, à Berlin, du mardi 8 septembre 1874.

« Très cher ami,

Qu'en est-il de la basse Krolop⁽³⁾ (époux de M^{me} Voggenhuber, qui s'offre à nous comme basse ? (Fafner?) Il se réclame de Niemann ; mais celui-ci est sans doute en chasse ?

N'oubliez pas de rappeler mes tantièmes pour le *Vaisseau*... Vous savez, les « factures ».

J'espère que vous allez bien et que Bayreuth ne vous a pas fait de tort. Je suis malheureusement toujours dans l'attente de visites des chanteurs et nous aurions tellement aimé tous les deux accueillir de nouveau M. « l'Ingénieur » parmi eux. Eh bien, pour l'année prochaine !...

Salut le plus cordial de

Bayreuth
8 sept. 1874.

votre
tout dévoué
Richard Wagner. »
(Traduction : Michel Casse)

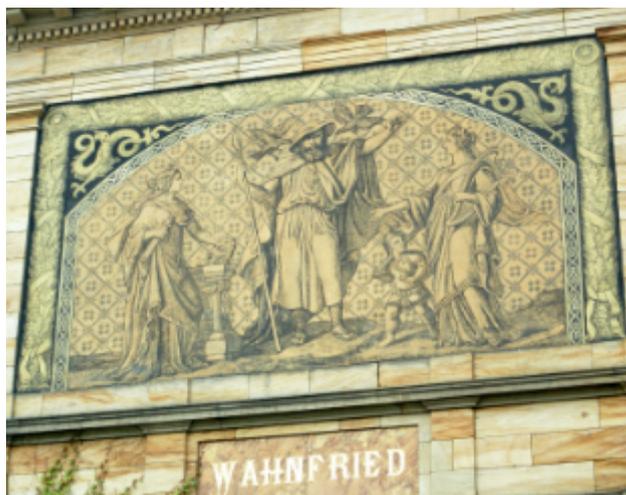
Mercredi 9 septembre

« Isolde nous a surpris hier par un exposé historique très complet (il s'agissait de la querelle de Louis le Pieux avec ses fils) que Fidi termine par ce mot qui nous amuse : « Ils se battent comme les poules dans un poulailler. » »

(1) Karl Runkwitz (1850-1941), directeur des travaux du palais des festivals.

(2) Isidor Robert Krausse (Weimar, 28 juillet 1834 - Dresde, 5 novembre 1903), portraitiste et peintre d'histoire. En 1869, Wagner lui avait commandé des copies du portrait de Schiller par Tischbein en 1806 et de Beethoven par Waldmüller. Il réalisa le sgraffite au centre de la façade de Wahnfried représentant Wotan accompagné de ses deux corbeaux, entouré à sa droite de la Tragédie grecque sous les traits de la cantatrice Wilhelmine Schroeder-Devrient et à sa gauche de la Musique sous les traits de Cosima, avec un enfant symbolisant l'Avenir, sous les traits de Siegfried Wagner.

(3) Franz Krolop (Troja, Bohême, 5 septembre 1839 - Berlin, 30 mai 1897), basse. Il avait épousé en 1871 Wilhelmina Szivessi dite « Vilma » von Voggenhuber (Pest, 17 juillet 1841 - Berlin, 11 janvier 1888), soprano. Pressentie pour le rôle de Sieglinde à Bayreuth en 1876, elle dut renoncer parce qu'elle attendait un enfant.



Wotan et ses deux corbeaux, Hugin et Munin, entouré à gauche de la Tragédie grecque et à droite de la Musique et de l'Avenir.
Sgraffite de Robert Krausse sur la façade de Wahnfried.

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Adam Ludwig Mazière, à Mayence, du mercredi 9 septembre 1874.

« Très estimé Monsieur !

Tous mes remerciements pour l'envoi reçu à l'instant. Il me faut seulement vous demander, puisque vous m'avez déjà envoyé l'exemplaire de luxe de la partition de *L'Or du Rhin*, de bien vouloir vous épargner pour ceux de la *Walkyrie*, etc., la reliure (assurément fort belle), car je préfère faire relier cet exemplaire de luxe complet dans un certain style que j'ai adopté pour ma bibliothèque et pour lequel j'ai heureusement fait appel à un relieur local.

Bayreuth
9 sept. 1874.

Votre très dévoué
et très respectueux
Richard Wagner.
(Traduction : Michel Casse)

Samedi 12 septembre

« R. travaille (après une mauvaise nuit, « toute la nature est devenue folle », s'est-il écrié pendant cette nuit de tempête) (...). »

Dimanche 13 septembre

« Il fait froid, je passe en revue notre garde-robe d'hiver. »

Naissance à Vienne d'Arnold Schönberg.

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Adam Ludwig Mazière, à Mayence, du dimanche 20 septembre 1874.

« Très estimé Monsieur !

Je vous exprime encore mes plus sincères remerciements pour le message relatif à la visite que nous attendons de l'honorable M^{me} Schott, et nous souhaitons seulement que son état de santé lui permette d'effectuer dans une bonne disposition l'amicale intention de nous accorder cette visite à la fin de la semaine qui débute aujourd'hui. S'il devait se produire un changement sur ce point, je vous serais fort reconnaissant de bien vouloir m'en informer à temps afin de pouvoir prendre mes dispositions en conséquence.

En vous priant de bien vouloir me recommander vivement auprès de la très honorable Dame, je reste également dans l'attente de votre précieuse visite,

votre
très dévoué
et très respectueux
Richard Wagner. »
(Traduction : Michel Casse)

Bayreuth
20 septembre 1874.

Lundi 21 septembre

Naissance à Cheltenham de Gustav Holst, futur compositeur des *Planètes*.

Mardi 22 septembre

« R. travaille à sa partition malgré une mauvaise nuit, il souffre d'un herpès à trois de ses doigts. Au déjeuner, M. Hoffmann et sa femme, R. l'a enfin décidé à faire un nouveau projet. »

Mercredi 23 septembre

« R. a eu à nouveau une mauvaise nuit ; son barbier lui fait des enveloppements de goudron qui l'énervent beaucoup, il ne travaille pas, nous allons voir le jardin d'enfants avec l'intention d'y envoyer peut-être Friedel⁽¹⁾ ; cependant, cela ne nous plaît guère et nous sommes d'accord pour penser que c'est un excellent établissement, mais plutôt destiné aux enfants du peuple et des grandes villes. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Karl Klindworth, à Moscou, du mercredi 23 septembre 1874.

« Cher bon ami !

À présent, avant tout, juste un avis pour savoir si vous êtes revenu à Moscou et prêt à recevoir et à vous occuper de mon nouveau manuscrit ; je vous enverrais alors aussitôt la bonne moitié du troisième acte, sur lequel je n'ai pu retravailler de manière suivie que depuis très peu de temps.

Le paquet⁽²⁾ est maintenant arrivé de Beyrouth, il coûte 5 florins et avait l'adresse suivante à vous retournée « Bayreuth » sans Allemagne ou *Bavière* ; d'où vient ce malheur.

Nous vous saluons tous chaleureusement et revenez bientôt, car nous vous aimons tous beaucoup !

Vôtre
Richard Wagner.

Bayreuth
23 sept. 1874. »

(Traduction : Michel Casse)

Judi 24 septembre

« Nous avons à notre table le peintre Krausse qui travaille avec ardeur à nos décorations. L'après-midi, promenade avec les enfants et R. ; celui-ci est très fatigué et la situation matérielle du moment est, pour lui aussi, très pénible; le théâtre de Pest n'envoie toujours pas les 1 000 florins pour *Rienzi* (dus depuis longtemps) et nous avons tellement de factures à payer. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Adam Ludwig Mazière, à Mayence, du jeudi 24 septembre 1874.

« Très estimé Monsieur !

Voudriez-vous avoir la bonté de faire part à l'honorable M^{me} B. Schott de mes regrets les plus sincères

(1) Siegfried.

(2) La partition pour piano égarée près son envoi de Moscou.

quant à l'état compromis de sa précieuse santé, ainsi que de ma satisfaction véritable de la voir renoncer à présent à une visite à Bayreuth, qui nous aurait d'autre part fait le plus grand plaisir à *ma femme* et à moi ? Nos espoirs de la voir se réaliser n'avaient été confortés ces derniers temps que par la baronne von Schleinitz, qui nous avait rapporté de la manière la plus aimable l'intention de M^{me} Schott que celle-ci lui avait communiquée à Hombourg.

Nous espérons fort maintenant que notre honorable amie retrouvera suffisamment de forces pour qu'une visite à Bayreuth l'an prochain ne puisse lui offrir que des choses agréables...

Dans ces circonstances, il m'est fort précieux, très honoré Monsieur, que vous continuiez à vous déclarer disposé à vouloir me faire tout de suite le plaisir de votre visite dans le but de s'expliquer de manière plus précise et de prendre connaissance de mes plus amples désirs. — Mes désirs concernent cependant une association de mes intérêts avec ceux de la maison B. Schott's Söhne dans le sens le plus fructueux et le plus étendu, raison pour laquelle il me paraît indispensable d'entrer plus en détail dans ces intérêts mutuels.

C'est pourquoi je serais très volontiers venu moi-même à Mayence, mais je ne puis encore pour longtemps m'éloigner un seul jour de Bayreuth, car ma décision est chaque jour nécessaire dans les affaires les plus diverses de ma grande entreprise, ainsi que le réclament par exemple les visites d'artistes qui s'annoncent rapidement.

Je vous prie donc instamment, *dès que cela vous sera possible*, de bien vouloir mettre à exécution votre venue ici, et demeure avec l'assurance de mon respect,

votre
respectueux
Richard Wagner. »
(Traduction : Michel Casse)

Bayreuth.
24 sept. 1874.

Samedi 26 septembre

« Lumière magique de la lune, je voudrais en jouir toute la nuit dans ma petite chambre grise ; R. refuse mais il ouvre pendant la nuit les doubles rideaux. »

Dimanche 27 septembre

« R. a rêvé à nouveau que je voulais le quitter ; il affirme que l'expression avec laquelle j'ai dit que la lune était mon amie l'a rendu jaloux et lui a inspiré son rêve : je le quittais dans de beaux vêtements pour lui revenir, mais avec une veste de laine grise ! »

Mardi 29 septembre

« Le soir, musique, des valse de Strauss que nous a envoyées très aimablement l'éditeur de musique Rozsavölgyi de Pest et jouées pour notre grand plaisir par M. Rubinstein. Lettre de mon père; la princesse Wittgenstein est tombée gravement malade à Rome. (...) Feustel nous a annoncé ce matin que l'argent faisait en ce moment cruellement défaut. R. pense à un concert à Pest. Nous avons de graves ennuis avec les peintres Brückner et Hoffmann qui s'apaiseront Dieu seul sait comment. »

Lettre en français de Franz Liszt, à Cosima Wagner, à Bayreuth, du dimanche 27 septembre 1874.

« Samedi 27 septembre 74
(fête de St Côme et Damien)

Je vous célèbre aujourd'hui tout particulièrement, ma chère fille, et retournerai à l'église de vos patrons,

construite avec les débris de l'ancien temple de Rome. ⁽¹⁾ Pendant mon séjour à Santa Francesca Romana, ⁽²⁾ (presqu'à côté de San Cosimo) j'y y [sic] ai souvent prié en vous.

Par exception, j'ai passé toute la semaine du 12 au 20 septembre à Rome. L'état habituel de la P^{cesse} W. ⁽³⁾ s'est empiré et se complique maintenant de fièvres romaines. Elle est extrêmement affaiblie et ne pourra quitter son lit, qu'elle garde depuis trois semaines, que dans une quinzaine, supposé la continuation du mieux, très relatif. Sa fille avait l'intention de venir ici ; mais il faut éviter toute émotion à la malade ; par conséquent j'ai écrit à la Princesse Marie de renoncer à ce voyage, et comme j'avais besoin de son avis et de son aide pour résoudre une question pendante je suis allé la trouver au château de Duino (au bord de l'Adriatique, près de Nabresina, à quelques stations au de là de la frontière d'Autriche) chez sa cousine, la P^{cesse} Thérèse Hohenlohe. Là j'ai passé le mardi et mercredi de cette semaine ; à ma grande consolation la P^{cesse} Marie est parfaitement d'accord avec la proposition que je lui ai soumise ; et hier matin je suis revenu ici où je resterai encore une huitaine de jours avant de rentrer dans la coque de la Villa d'Este.

Je m'accuse d'avoir tardé à remplir votre commission pour Hans, auquel je n'ai pas écrit dernièrement. — Mais sous peu je réparerai ma faute de lenteur, en expédiant une longue lettre à Hans.

Les *cloches* de la cathédrale de Strasbourg servent de Prologue à la *Légende dorée* de Longfellow. ⁽⁴⁾ Je vous montrerai ensemble le texte et la musique à Bayreuth, le printemps prochain.

Ma composition, pour baryton solo (Satan), chœurs et orchestre, dure à peu près 20 minutes. Probablement je la ferai essayer cet hiver à Pest ; Schuberth la publiera, et j'y ajouterai quelques lignes de dédicace à Longfellow, que j'ai vu quelquefois à Rome.

En outre j'ai écrit à la Villa d'Este une « Légende » de S^{te} Cécile pour mezzo soprán, chœur et orchestre.

(1) San Cosmo e Damiano, construite sur le Forum romain.

(2) Également sur le Forum. Liszt y habita du 22 novembre 1866 à mars 1870.

(3) La princesse Wittgenstein, l'ancienne compagne de Liszt.

(4) Henry Wadsworth Longfellow (Portland, alors Massachussets, aujourd'hui Maine, 27 février 1807 - Cambridge, Mass., 24 mars 1882), poète américain.

Une ancienne poésie de M^{me} de Girardin (Delphine Gay) ⁽⁵⁾ m'a servie de texte.

J'ai prié Cornelius ⁽⁶⁾ de la traduire en allemand, ce qui ne lui donnera pas grand peine, car il n'y a qu'une cinquantaine de vers mais qui me semblent heureux, et que j'espère n'avoir pas gâté. Pour les chanter, je songe à Mme Gomperz (Bettelheim) ⁽⁷⁾ ou M^{lle} Brandt.

A mon retour à la Villa d'Este, je reprendrai le S^t Stanislas dont je voudrais finir l'Esquisse avant de partir pour Pest (fin janvier), et en attendant, afin de m'acquitter d'une promesse à Härtel, j'arrange à 4 mains quatre des symphonische Dichtungen, ⁽⁸⁾ et corrige et tâche d'améliorer d'autres arrangements (en particulier ceux des fragments d'opéra de Wagner) que les Härtel comptent publier en seconde édition (petit format).

Vous embrassant tous de cœur et d'âme.

Bien vôtre

FL

Rien de changé à mon projet de retourner de Pest droit à Weimar après Pâques et de vous revoir ensuite le plus tôt possible à Bayreuth. » ⁽⁹⁾

Mercredi 30 septembre

« L'après-midi, promenade ; tout le pays est complètement desséché. Les journaux annoncent que le Roi n'attend que les représentations de Bayreuth pour installer sur le trône un régent et entreprendre un voyage aux Indes. De manière étrange, cette nouvelle coïncide avec la demande que le Roi a faite à R. de lui communiquer exactement l'année et le jour des représentations. »

(5) Delphine Gay (Aix-la-Chapelle, 24 janvier 1804 - Paris, 29 juin 1855), autrice. Elle avait épousé le 1^{er} juin 1831 le journaliste Émile Delamothe, dit Émile de Girardin.

(6) Peter Cornelius (Mayence, 24 décembre 1824 - *ibid*, 26 octobre 1874), compositeur et poète, élève de Liszt. Il composa l'opéra *Le Barbier de Bagdad*.

(7) Karoline Bettelheim (Pest, 1^{er} juin 1845 - Vienne, 13 décembre 1925), pianiste et chanteuse (alto), élève de Goldmark. Elle avait épousé Julius von Gomperz, président de la chambre de commerce de Vienne.

(8) Lettre en français conservée à la Nationalarchiv der Richard-Wagner-Stiftung, Bayreuth, NA II C c 1 Nr. 43, transcrite d'après l'original. Pour la correspondance de Liszt avec ses filles, nous renvoyons à : Franz Liszt, *Lettres à Cosima et Daniela*, présentées et annotées par Klára Hamburger, Mardaga, Liège, 1996.

(9) Les *Poèmes symphoniques*.



Le château de Duino, où Liszt rencontra Marie von Sayn-Wittgenstein.

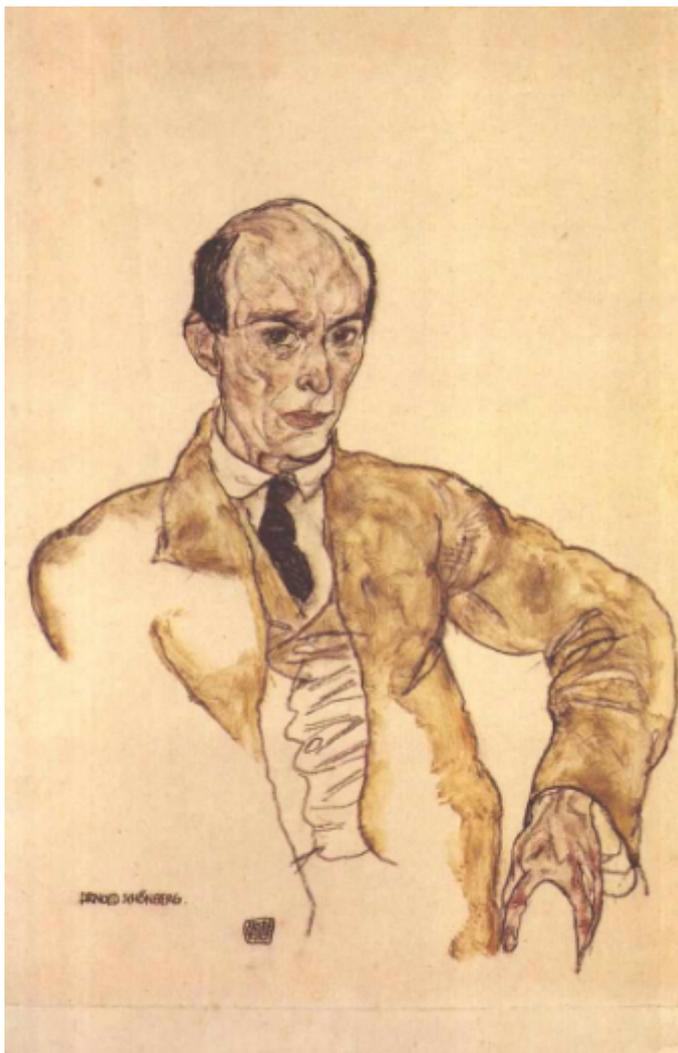
« PARSIFAL » ET LE DROIT D'AUTEUR ⁽¹⁾

par Arnold Schönberg

En 1912, alors que s'approche la date fatidique du 1^{er} janvier 1914, jour où le dernier drame lyrique de Richard Wagner doit tomber dans le domaine légal et suivre le cours commun des ouvrages de l'esprit (alors protégés seulement pendant trente ans après la mort de l'auteur), les discussions sur le cas de Parsifal passionnent le monde musical.

S'appuyant sur un échange de lettres de 1880 entre Wagner et le roi Louis II, Cosima et le « cercle de Bayreuth » cherchent depuis longtemps, grâce à ce que l'on surnomma la Lex Parsifal ou « loi Parsifal », à proroger ce délai trentenaire en faveur de cet opéra et à le réserver au festival de Bayreuth. En vain.

Voici le point de vue d'Arnold Schönberg, dans un article publié dans la Neue Musikzeitung (33^e année, 1912, n° 15, [1^{er} août] pp. 315-317).



Arnold Schönberg en 1917.
Portrait par Egon Schiele.

(1) *Note de la rédaction.* Nous tirons cet exposé du livret des concerts de la saison 1912-1913, V^e année, édité par le bureau de concerts *Emil Gutmann*, à Munich et Berlin. Arnold Schönberg défend la prolongation de la protection au-delà de 30 ans en termes de droit financier, mais d'une manière modifiée, que l'on semble pouvoir discuter. Nous nous interrogeons au sujet de Schönberg sur un point : non pas parce qu'il considère Mahler comme le plus grand compositeur de notre temps ; c'est un avis personnel ; mais parce qu'il ne dévoile pas qui sont les nombreux (?) compositeurs « fort célèbres aujourd'hui » que Siegfried Wagner surpasserait en profondeur et en originalité. Schönberg suit ainsi les traces de *Felix Weingartner*, par exemple, qui dans certains cas ne fait qu'écrire n'importe quoi. Et nous préférons ne pas nous étendre sur ce genre de critique pas vraiment impressionnante.

Lorsque, il y a quelques temps, fut débattue la question de savoir si l'on devait rechercher la prolongation de la durée de protection de *Parsifal*, les questions entrant en ligne de compte ne furent pas distinguées avec suffisamment de netteté. Certains, qui y trouvaient un intérêt matériel injustifié, cherchèrent à le dissimuler derrière de grandes effusions artistiques, privant ainsi ceux dont les droits sont légitimes du courage de défendre leur peau. Le marchand d'art d'aujourd'hui aime être considéré comme une sorte de mécène, et l'artiste croit volontiers à son émotion, même s'il voit clair dans son jeu, parce qu'elle est trop honorable pour l'art. Il est probable que l'on n'est pas arrivé à un résultat parce que l'on ne s'est pas dit clairement que trois questions entraient en ligne de compte, qu'il ne fallait pas mélanger : le respect de la volonté de Wagner, la question artistique et morale du festival sacré et, englobant les deux, la question juridico-financière concernant le droit de propriété d'un auteur. Alors que le public s'intéresse aux deux premières, dans la mesure où il se sent le gardien de ses affaires idéales, la troisième est surtout une question professionnelle pour les auteurs et, dans une certaine mesure, aussi des éditeurs et des directeurs de théâtre, etc. Il n'est que dans l'intérêt de ces derniers de répandre ce brouillard véritablement artistique et moral utile à leurs objectifs commerciaux. On verra que les prétentions matérielles et juridiques des artistes blessent toujours les grands sentiments du marchand, mais jamais un intérêt idéal. Il faut toutefois bien faire la différence : l'artistique et moral, et le juridico-financier.

Examinons tout d'abord le point de vue artistique.

Pour moi, pour mon sentiment et mon jugement, il est hors de doute que l'on ne pouvait souhaiter autre chose à Bayreuth que ce que l'on souhaitait : la prolongation de la durée de protection de *Parsifal*. Un fils ne peut pas ne pas tenir compte des dernières volontés de son père, et le fils de ce père encore moins. Il est clair pour moi que la revendication de Bayreuth n'a réellement d'autre but que de satisfaire le souhait de Wagner, qui doit y être tenu pour sacré ; de l'imposer sans autre arrière-pensée. Et ce, même là où une telle arrière-pensée serait pour ainsi dire une nécessité artistique. Siegfried Wagner veut simplement transmettre l'héritage de Richard Wagner ; rigide dans ses principes, même au détriment de l'art. Le fils de ce père, qui d'ailleurs comme artiste est sans aucun doute victime d'une théorie pédante, qui ne juge pas selon la valeur propre, mais selon une prétendue loi de la nature, selon laquelle un homme important ne peut pas avoir de fils important, alors même que Jean Sébastien Bach eut deux fils très importants et bien que Siegfried Wagner est un

artiste plus profond et plus original que beaucoup qui sont fort célèbres aujourd'hui ; le fils de ce père ne peut pas agir autrement, quand même (et il faut le dire) son père aurait agi autrement.

Bayreuth se bat donc simplement pour un principe moral, et exclusivement pour un tel principe. Non pour un principe artistique. Sans doute l'idée de Wagner est-elle née d'intentions à la fois morales et artistiques. Mais comme l'évolution nous a appris à penser différemment sur ces deux plans ; comme, par exemple, nous ne partageons plus le goût de Wagner en matière de scénographie et de pittoresque ; comme son intention morale n'a pas atteint son but, mais exactement l'opposé ; nous ne nous sentons liés à son désir que par le sentiment de respect. Et il y a deux manières d'aborder cela. Une fois comme le fils ; mais ensuite comme le père, le grand révolutionnaire, qui voyait le respect suprême vis-à-vis des maîtres dans la libération de l'essence véritable de leurs œuvres de ce qu'il y a de mortel en elles, afin d'amener ce qu'elles ont d'immortel à un effet d'autant plus pur. Lui qui estimait qu'il était non seulement compatible avec le respect d'apporter des modifications à l'expression de la volonté de l'auteur, mais qu'il était même impératif de le faire : il fut certainement le premier à proposer des changements d'instrumentation dans les partitions de Beethoven, qui corrigeaient là où Beethoven était défaillant, « parce que notre sagesse est simplicité ». ⁽¹⁾

Wagner aurait reconnu une idée, qui, aussi belle et morale qu'elle fût à l'origine, fut un jour dépassée par le temps et a tourné à l'absurde, comme l'une des grandes erreurs des grands hommes ; il l'aurait aimée en tant que telle avec toute la tendresse avec laquelle les grands aiment aussi les manques des grands, mais il aurait cherché à en éliminer les conséquences néfastes !

Cette idée a tourné à l'absurde. Son intention d'offrir quelques heures de solennité une fois par an aux personnes les plus avancées intellectuellement, ne se concrétise donc pas aujourd'hui, parce que ce n'est pas ce public le plus avancé au plan intellectuel qui vient principalement à Bayreuth, mais presque uniquement les snobs artistiques de toutes les nations et les vieux wagnériens arriérés, ennemis de leur temps. Ces deux types d'auditeurs, qui ne sont certainement pas ceux que Wagner avaient en tête, sont les plus nombreux à Bayreuth, comme ils le sont partout ; et, parmi les avancés, seuls viennent ceux qui sont assez riches et indépendants pour pouvoir fréquenter un lieu à la mode. Mais les artistes et les vrais amateurs d'art, qui n'ont pas d'argent, doivent rester chez eux et je connais un musicien de renom qui n'est plus tout jeune et qui n'a toujours pas entendu *Parsifal* parce qu'il n'est pas assez riche pour le faire. Sans parler des nombreux artistes, peintres, poètes et étudiants qui vont à chaque représentation wagnérienne, mais ne connaissent pas *Parsifal*.

Il est impossible que Wagner ait voulu cela ! Parce que même s'il y avait plus de bourses pour se rendre à Bayreuth, cela n'apporterait une solution qu'aux cas particuliers, pas au principe général.

Sur le plan artistique, c'est encore pire. Tout d'abord au point de vue technique. Pour résoudre les problèmes musicaux, instrumentaux, vocaux, scénique, picturaux et autres que contient une œuvre telle que *Parsifal*, il faut travailler simultanément dans

le monde entier. Nous savons combien la technique orchestrale a progressé depuis Wagner, quelles possibilités nouvelles ont été créées par le travail de musiciens éminents. Quiconque a déjà assisté à des répétitions d'œuvres imposant de grandes exigences aux interprètes sait pourquoi il est impossible de respecter la volonté d'un auteur, par exemple en ce qui concerne le son : tant que la technique pose problème, aucun instrumentiste n'arrive à comprendre très précisément la position de sa voix dans le corps sonore. Chacun joue avec une expression insuffisante ou fautive, trop fort matériellement la plupart du temps, parfois aussi de manière pas assez pleine. Ce n'est que lorsque toutes les difficultés sont surmontées sans effort, *et cela n'arrive qu'aujourd'hui chez Wagner*, que l'on peut faire naître un son, une expression, homogène par rapport aux autres valeurs formelles. Alors seulement se crée une unité. Je voudrais faire parler deux chiffres : si l'on joue *Parsifal* cinq fois par an à Bayreuth, on le jouerait dix fois à Berlin ou à Vienne, les musiciens auraient ainsi deux fois plus d'occasions d'accroître leur habileté. Je ne sursstime certainement pas la technique. Mais « le matériel est un diable » qu'il faut exorciser si l'on veut pénétrer dans la sphère supérieure du spirituel. Et cela exige l'émulation sérieuse d'artistes sérieux, qui établit et renverse les modèles.

Bayreuth est vraisemblablement, à bien des égards, à la hauteur ce que l'on souhaite pour les œuvres de Wagner. Mais son principe, qui prive les plus grands chefs d'orchestre de *Parsifal*, a conduit par exemple à ce que le plus grand musicien de notre temps, Gustav Mahler, qui a donné à Vienne des représentations wagnériennes d'une beauté inouïe, qui a su subordonner tout ce que les musiciens et les chanteurs peuvent faire aujourd'hui au but unique, purement spirituel, de telle sorte que l'on pouvait oublier l'existence du matériel et de la matière, à ce que ce musicien n'a pas pu jouer *Parsifal* ; Wagner ne peut pas non plus l'avoir voulu.

Mais l'élément le plus important qui s'élève contre le monopole de Bayreuth sur les représentations me semble être qu'un style ne peut naître si l'on soustrait l'objet sur lequel il doit se développer à l'influence du vivant. Car le style n'est pas ce que l'on s'imagine habituellement. Ce n'est pas quelque chose que l'on préserve fidèlement, qui se développe uniquement vers l'intérieur, qui n'évolue plus vers l'extérieur, mais le contraire : quelque chose qui se transforme constamment vers l'intérieur et l'extérieur. Ce sentiment de plaisir de l'équilibre, de la pondération, que nous appelons style, comment peut-il naître si l'un des deux éléments dans lesquels il vit demeure identique tandis que l'autre se transforme ? Que devrait-il arriver si l'œuvre d'art se comporte comme on se comportait en 1890, tandis que l'auditeur ressent ainsi que l'on ressent en 1912 ? Et même celui qui se lamente de cette différence ne pourra pas nier qu'il y a une différence.

Le monopole de Bayreuth est peu propice à l'émergence d'un style, parce qu'il est le gardien de la tradition. Et la tradition est le contraire du style, bien que l'on confonde souvent les deux.

Pour ces raisons, il me faut me décider contre le monopole de Bayreuth sur les représentations. Mais je crois que l'on pourrait respecter la volonté de Wagner dans son esprit en ne permettant la représentation de *Parsifal* que les jours de fête, comme c'est le cas par exemple de la *Sainte Élisabeth* de Liszt. Une représentation sur deux, toutefois, devrait être réservée aux jeunes artistes qui bénéficieraient

(2) « weil unsere Weisheit Einfalt ist » Lohengrin, I, prière du roi (réplique du chœur). [NdT]

d'une entrée gratuite. On pourrait sans doute exiger cela des nombreux directeurs de théâtre qui s'enrichissent aujourd'hui grâce à Wagner. Et c'est une idée que je soumets par la présente pour discussion au public.

Passons maintenant aux aspects financiers et juridiques.

Il est tout d'abord inouï que, dans une société fondée sur la propriété privée, la question de savoir si un auteur a droit aux bénéfices de ses œuvres puisse susciter le moindre doute. L'état de droit antérieur à l'existence de l'actuelle loi sur les auteurs, qui tolérait que mourussent de faim les auteurs dont les œuvres rapportaient depuis longtemps les plus gros bénéfices aux marchands, est quelque chose de si monstrueux que l'on comprend comment ceux qui en tiraient profit cherchèrent à dissimuler leur honte en accordant aux artistes comme une grâce, comme une protection, ainsi que l'exprime la formulation « période de protection », comme un secours, ce qui est un droit naturel. C'est incroyable : en dehors de notre corps, il n'existe pas une seule propriété qui soit aussi complètement un bien personnel que la propriété intellectuelle. Et celle-ci précisément était en dehors de la loi. Encore : il n'existe aucune propriété que le propriétaire ne puisse léguer à ses derniers descendants sans que l'on puisse élever la moindre opposition légale. Pourtant le droit de propriété sur les valeurs artistiques est limité à trente ans. C'est ici qu'intervient à nouveau ce brouillard sentimental qui veut faire croire que les intérêts intellectuels et artistiques de la collectivité exigent que les éditions des œuvres soient moins chères. Mais, si l'on y regarde de plus près, il s'agit d'autre chose. En effet, si l'on suppose que les héritiers d'un auteur perçoivent une part d'environ dix pour cent au-delà de la durée de protection, une œuvre qui coûte actuellement un mark devrait coûter un mark dix pfennigs, alors qu'une œuvre à dix marks coûterait onze marks. Ce ne sont pas des montants si élevés qu'ils pourraient empêcher le grand public d'acheter les livres ou les partitions. Car le grand public a toujours de l'argent à dépenser pour la camelote de l'opérette et le kitsch de la mode, qui se vendent beaucoup plus cher. Et d'ailleurs, il est tout à fait juste qu'un artiste se préoccupe plus de ses descendants, de ses arrière-petits-enfants que de la populace des amateurs d'art qui achète la camelote de l'opérette. Aucun sacrifice n'est trop grand pour que celui-ci puisse acheter une édition complète bon marché qu'il ne regarde jamais. Et il devrait paraître assez significatif à l'auteur de voir la fille ou la petite-fille de Lortzing, qui vit dans la pauvreté, assister à une représentation du *Waffenschmied*, qu'un directeur d'opéra ressort pour faire de la trésorerie. ⁽¹⁾ Personnellement, j'aime tellement Wagner que j'inclus également dans cet amour ses descendants, ses derniers héritiers, et que leur bien-être m'importe plus que la bibliothèque de faux amis de l'art. Car les vrais, même s'ils sont pauvres, ne reculent pas devant un sacrifice pour un livre qu'ils veulent posséder.

Dissipons donc ce brouillard et montrons ce qu'il veut cacher : *le droit d'auteur s'éteint au bout de trente ans non pas pour que les œuvres soient mises*

à bon marché à la disposition des amateurs d'art démunis, mais parce que les autres éditeurs ne veulent pas voir seulement l'un d'entre eux tirer profit d'un auteur qui marche bien, parce que les autres éditeurs veulent réimprimer cet auteur. Le vol de la réimpression, rendu impossible par la loi sur les auteurs, du moins pour la période de protection, ne veut pas se faire réprimer, et c'est ce qui se dissimule derrière toute la « présentation idéale ».

Ceux qui ont reconnu qu'il s'agit là de la raison véritable de l'expiration de la période de protection pourront désormais facilement admettre ma revendication :

1°. le droit d'un auteur sur les revenus de ses œuvres est assimilé à n'importe quel autre droit de propriété. L'auteur ou ses héritiers peuvent le traiter comme n'importe quel autre bien. Le droit de le léguer reste valable aussi longtemps que les autres biens bénéficient d'un droit de succession ;

2°. en revanche, trente ans après la mort de l'auteur la réimpression ou la représentation est autorisée à toute personne qui remet aux héritiers ou à leurs mandataires leur part de revenu (éventuellement fixée par la loi).

Il est nécessaire de laisser le monopole de l'œuvre au premier éditeur pendant un certain temps parce que celui-ci doit rentrer dans ses frais. Mais il est tout aussi nécessaire ensuite de le lui retirer afin que les éditions ne soient pas coûteuses plus longtemps qu'il n'est absolument nécessaire. La concurrence qui en résulterait y veillerait. Mais cela ne saurait leur porter préjudice, ni au public acheteur, s'ils devaient verser une part des bénéfices aux héritiers de l'auteur.

Une telle loi sur les auteurs rendrait justice à ceux qui le méritent, et à quelques autres encore. Je sais et suis convaincu qu'à Bayreuth on ne cherchait pas à prolonger la durée de protection pour des questions d'argent.

Les revenus qui continueraient à affluer donnerait aux héritiers de Wagner la possibilité de maintenir les représentations de *Parsifal* à des niveaux tels qu'elles seraient uniques, bien que d'autres aient lieu. Les seules à être à la hauteur totale des exigences de Wagner : être un festival sacré.

Cette loi sur les auteurs devrait avoir un effet rétroactif, de sorte que les œuvres d'auteurs décédés depuis longtemps soient également soumises au versement d'une part des bénéfices. S'il n'y a plus d'héritiers de l'auteur, elle serait versée dans une caisse qui pourraient en contrepartie fournir les prestations suivantes : caisse de maladie et de retraite pour les artistes et leurs survivants, bourses pour les jeunes artistes et l'impression et l'exécution de leurs œuvres.

Une fois dissipé le brouillard sentimental cher aux marchands, des perspectives d'opportunités s'offrent à nous, qu'un sentiment sérieux ne devrait pas se refuser à considérer.

Il me paraît plus juste et plus fructueux de penser à ces dernières qu'à ceux-là. J'espère donc qu'il se trouvera des artistes pour reprendre mon idée et l'aider à se réaliser.

Berlin-Zehlendorf, février 1912.

Arnold Schönberg

(Traduction : Michel Casse)

(1) Albert Lortzing (Berlin, 23 octobre 1801 - *ibid.*, 21 janvier 1851), compositeur, librettiste, acteur et chanteur. Il fut le principal représentant du *Spieloper*, l'opéra-comique allemand, avec des titres comme *Zar und Zimmermann* (« Tsar et charpentier »), *Der Wildschutz* (« Le Braconnier »), *Undine* (« Ondine ») ou *Der Waffenschmied* (« L'Armurier »), créé en 1846 à Vienne. Ses ouvrages connurent une grande popularité et étaient régulièrement joués.

LETTRES DE COSIMA WAGNER À SA FILLE DANIELA VON BÜLOW 1866 - 1885

Suite de la correspondance, inédite en français, de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow, parue en 1933, trois ans après le décès de Cosima, sous le titre Cosima Wagners Briefe an ihre Tochter Daniela von Bülow 1866-1885 (Lettres de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow 1866-1885). L'édition, « autorisée », est passée sous l'œil et le ciseau éventuel de la censure de Bayreuth et de la famille Wagner, et cette correspondance a très certainement été soumise à des coupes ou des suppressions de lettres.

Petit rappel des différents enfants de Cosima Liszt, épouse von Bülow, puis Wagner :

- Daniela Senta von Bülow, l'aînée, née à Berlin, le 12 octobre 1860 ;
- Blandine Elisabeth von Bülow, née à Berlin, le 20 mars 1863 ;
- Isolde von Bülow, née à Munich, le 10 avril 1865 (quoique reconnue par Hans von Bülow, elle est la fille naturelle de Richard Wagner) ;
- Eva Maria von Bülow, née à Tribtschen, le 17 février 1867 ;
- Siegfried Wagner, né à Tribtschen, le 6 juin 1869.

Michel Casse.

Les Wagner sont rentrés d'Italie. La comtesse von Schleinitz⁽¹⁾ avait invité Daniela à venir la rejoindre à Berlin. Elle part le 3 janvier et y séjourne quatre mois. La correspondance de sa mère reprend son cours.

52*

[De Bayreuth à Berlin, janvier 1881]

Mon cher enfant,

Je souhaite que tu aies un bonjour de notre part à tous à ton réveil, et maintenant que j'ai expédié le « matériel de l'école », l'histoire de France, et la révision de la maison je t'envoie toutes nos bonnes pensées. Papa et moi nous avons ouvert la journée et clos celle d'hier en parlant de toi, et nous sommes tombés d'accord que nulle part nous ne te savions en si parfaite tranquillité d'esprit, que dans la maison qui t'accueille avec tant d'hospitalité. Mes recommandations portent principalement sur le tact et la discrétion, mets tous tes efforts à ne pas gêner, sache disparaître au bon moment, t'effacer ; pour cela il faut bien observer. Ici aussi la valeur de ce séjour se dégagera de tout ce que tu ne feras pas. Par exemple quand tu raconteras quelque chose applique-toi à te tenir très tranquille ; hier quand tu nous a raconté l'histoire Berr,⁽²⁾ il n'y avait pas moyen de suivre à cause de l'agitation de ton corps. Plus on a de vivacité dans l'esprit et plus il faut dominer ses mouvements. Et puis applique-toi à parler distinctement. à ne pas bredouiller. C'est provincial. Bref mon cher enfant, que ce séjour soit décisif pour toi, que tu trouves et que tu adoptes ta forme — par-dessus tout que tu laisses un souvenir agréable aux amis bienveillants qui t'ont ouvert leur maison. Et pour cela la forme est tout aussi nécessaire que le fond. Sois pré-occupée des autres, apprends à écouter, le babillage est bon quelquefois, mais rarement, et surtout quand tu es excitée par un plaisir, par un succès, fais attention à toi, également quand tu éprouveras une déception, un désappointement. Tu as oublié

* Lettre écrite directement en français, comme toutes celles dont le numéro est suivi d'un astérisque.

(1) Marie (dite « Mimi ») von Buch (Rome, 22 janvier 1842 - Berlin, 18 mai 1912) avait épousé en 1865 le baron puis comte Alexander von Schleinitz. Elle fut l'une des salonnières allemandes les plus célèbres de la seconde moitié du XIX^e siècle et une grande amie et protectrice des Wagner.

(2) Les Berr étaient de proches voisins de Wahnfried avec lesquels Cosima entretenait des relations amicales durables.



© Wikipedia

Marie von Schleinitz,
l'amie bienveillante qui a ouvert sa maison à Daniela.
Portrait par Franz von Lenbach de 1872.

le papier de Joukowsky ; je te l'envoie seulement afin que tu fasses bien attention à ne rien laisser trainer dans le salon du C^{te}. — Voilà un sermon ! Je n'en fais pas d'autres, tu sais c'est mon métier de maman, et il me semble que je ne l'ai pas bien exercé, sans quoi je ne devrais plus avoir tant à dire à présent, surtout comme tout porte sur les formes, et sur la finesse. Je te voudrais très délicate, parce que je sais que tes qualités morales et intellectuelles ne seront à leur avantage qu'à ce prix. — 1,000 000 de tendresses mon enfant, de notre part à tous !

Ta mère.

Nous avons le plus beau soleil du monde.

[De Bayreuth à Berlin, 5 janvier 1881]

Nous étions convenues d'écrire rarement, et voilà la troisième lettre qui circule ! Il en est toujours ainsi des arrangements, le cœur démolit les plus solides. Donc mon bon chat, mille remerciements pour ton mot de Hof, Fidi savait qu'il s'y trouvait une nouvelle et magnifique gare. Dieu veuille que notre dépêche Cromwelllesque ait eu le résultat désiré ! Enfin je saurai tout cela demain. Hier nous avons eu une belle journée, un bien beau couchant et un croissant tout doré. Nous nous sommes promenés papa et moi, et un monde de pensées douces sont entrées dans mon âme avec la disparition lente des rayons, et l'entrée graduelle de la nuit. Il semble à certains moments qu'aucune discordance ne soit possible, et qu'en nous et autour de nous tout soit harmonie. Mais ce qui me prouve que ces sensations ne sont que l'avant-goût de la paix éternelle c'est qu'il me faut toujours un effort pour revenir d'elles à la vie. Le soir nous avons essayé d'achever la nouvelle de Cervantes ;⁽¹⁾ impossible ! Nous n'y tenions pas d'ennui devant toutes ces banalités et toutes ces aventures, et toutes ces marionnettes. Pour nous dédommager papa nous a lu le conte de Hoffmann : die Brautschau (?)⁽²⁾ qui nous a amusés et intéressés. Ce matin j'ai fait des visites avec Boni (Spangenberg, Burchtorff, Kellermann et les Gross,⁽³⁾ auxquels j'ai transmis tes amitiés) et pendant ce temps les enfants patinaient, car l'étang est pris. L'après-midi nous nous sommes promenés avec papa, mais la bise survenant, nous rentrâmes au plus vite. Je me lève tôt, je vais voir Babette qui m'a reçue avec tout plein d'attentions, je donne leurs leçons aux mômes, j'écris mon journal et puis des lettres (aujourd'hui trois : à Mr Powell, sheriff in Cardiganshire⁽⁴⁾ qui m'a envoyé un volume de Swinburne et sa propre photographie en habit de cour, au vieux Florimo qui m'a transmis les souhaits du duc et de la duchesse Bagnara,⁽⁵⁾ et à Tony Petersen.) Ton papa n'est pas tout à fait bien, mais ce ne sera rien je l'espère. Tout le monde, voisins et autres étaient sur la glace. — Point de sermons aujourd'hui, mon bon chat — rien que le vers de Goethe : wir wissen es nicht zu schätzen⁽⁶⁾ —

(1) « L'Espagnole anglaise », extraite des *Nouvelles exemplaires*.
(2) Le titre exact est « Die Brautwahl » (« Le Choix d'une fiancée »). C'est la deuxième nouvelle du troisième volume du recueil *Les Frères de Saint-Sérapion* d'Ernst Theodor Amadeus Hoffmann.

(3) Spangenberg : non identifié.

Karl Alexander von Burchtorff (Ratisbone, 16 mai 1822 - Munich, 11 décembre 1894), président du district de Bayreuth de 1876 à 1893. Berthold Kellermann (Nuremberg, 5 mars 1853 - Munich, 14 juin 1926), pianiste, professeur de musique et compositeur. Élève de Liszt. Il était le professeur de musique des enfants. Héros du roman *Der Kraft-Mayr* d'Ernst von Wolzogen (1897). Ses souvenirs sont parus en 1932.

Adolf von Gross (Bamberg, 25 mars 1845 - Bayreuth, 5 juin 1931), administrateur financier du festival de Bayreuth, fondé de pouvoirs de la banque Feustel. Gendre de Friedrich Feustel, dont il avait épousé la fille, Henriette Marie (1845-1931).

(4) George Ernest John Powell (10 février 1842 - 1882), antiquaire et collectionneur anglais, poète et traducteur de légendes islandaises. Ami intime d'Algernon Charles Swinburne (1837-1909) depuis le collège. « Partisan fanatique » de Wagner, il assista à la première de *L'Anneau du Nibelung* en août 1876 et dîna avec les Wagner. Il fut *High Sheriff of Cardiganshire* en 1880.

(5) Vincenzo Ruffo, duc de Bagnara (Cannitello, 6 décembre 1801 - Castellamare di Stabia, 13 août 1880) et son épouse Sarah Louise Strachan (Gênes, 29 avril 1808 - ibid., 6 février 1881) ou, plutôt, leur fils Fabrizio Ruffo, duc de Bagnara (Naples, 10 avril 1843 - Rome, 2 juillet 1917) et son épouse Lucia Saluzzo (Naples, 10 août 1846 - Rome, 10 juin 1923).

(6) « Nous ne savons pas l'apprécier ».



© Bibliothèque nationale d'Israël - Wikipedia

Angelo Neumann en 1880.

que je rappelle à ton souvenir — savoir apprécier, c'est à dire dégager le bonheur contenu dans toutes les conditions et toutes les situations, c'est là l'art de la vie ! Apprécie mon enfant, le bonheur de la jeunesse qui consiste dans la révérence et la déférence, la soumission, la réserve, apprécie-le tant que tu l'as, afin qu'un jour tu ne te reproches pas de ne l'avoir pas goûté. Si les jeunes savaient être jeunes et les vieux vieux il y aurait plus de contentement en ce monde ! — Stein⁽⁷⁾ m'écrit une lettre lugubre, les noces de son amie semblent lui avoir donné le coup de grâce ! ... Pepino⁽⁸⁾ a essayé de patiner, et l'autre soir il a pris un quidam à la gorge qui lui a dit qu'il était ridicule. Neumann⁽⁹⁾ s'est engagé à prendre Jäger⁽¹⁰⁾ en se réservant les conditions. Voilà nos petites nouvelles, mon chéri ! N'oublie jamais nos compliments au C^{te} et toutes les tendresses imaginables à la C^{esse}. — Nous t'embrassons tous mon bijou, je suis sûre que tu es déjà toute acclimatée dans la belle maison où ne respire que bonté et beauté.

C. W.

Mercredi.

54

[De Bayreuth à Berlin, 7 janvier 1881]

Tu m'as vue telle que j'étais, car étrangement, l'autre soir alors que Papa lisait la gaie nouvelle de

(7) Heinrich von Stein (1857-1887), philosophe, précepteur de Siegfried Wagner à partir d'octobre 1879.

(8) Jeune serviteur et favori italien du peintre Paul von Joukowsky.

(9) Josef « Angelo » Neumann (Stampfen, auj. Slovaquie, 18 août 1838 - Prague, 20 décembre 1910), baryton et directeur de théâtre. Après l'échec financier du premier *Ring* à Bayreuth, il obtint le droit de jouer le cycle avec les costumes et décors de la production d'abord à Leipzig puis dans toute l'Europe.

(10) Ferdinand Jäger (Hanau, 25 décembre 1839 - Vienne, 13 juin 1902), ténor à l'opéra de Vienne. Il créa le rôle de Siegfried en 1876.

Hoffmann, pendant que j'écoutais très bien, une merveilleuse disposition de l'âme se déploya : je regardais les portraits de mon père et de ma mère, « ce n'est pas de vous que j'implore de me bénir, vous qui avez été trop mêlés aux difficultés de la vie, mais de toi », dis-je à Beethoven, « toi, le pur, le concepteur » ! Et des larmes s'échappèrent de mes yeux alors même que je venais de bien rire du conseiller privé Dusmann. ⁽¹⁾ Si tu me demandais quelle était la nature de cette disposition de l'âme, et pourquoi j'avais donc besoin d'une bénédiction autre que la prospérité de ceux qui me sont le plus cher, je te dirai que la grande fatigue qui me saisit parfois et revêt parfois la forme d'un désir ineffable me semble un grand tort, et que je cherche alors pour ainsi dire de l'aide autour de moi — étrange procédé intérieur ! Maintenant, par exemple, je souffre de remords ; hier, l'accordeur de Steinway était ici ; Papa me demanda si nous le gardions à table, je dis non... Dieu sait pourquoi. Papa demanda encore une fois et je répondis instantanément par l'affirmative, mais il était maintenant trop tard, l'homme était parti, et mon non irréfléchi l'avait privé d'un honneur et d'une joie, et je ne pourrais pas le réparer. En de tels moments, on aimerait bien pouvoir se tourner vers « Dieu le Père » et, en même temps que le pardon, recevoir la force de s'améliorer ! On se trouve alors confronté à soi, et l'on se tourne vers les bons pour recevoir leur bénédiction !... La nouvelle de Hoffmann de nous a finalement paru assez diletante et Papa s'en est voulu de l'avoir lue. Hier soir (Rubinstein ⁽²⁾ malade!) notre soirée s'est passée en conversations sur les décors et les costumes de *Parsifal* ! Avant et après le repas, nous nous sommes promenés avec Papa dans le Hofgarten. Aujourd'hui, Heckel ⁽³⁾ est là, demain Pohl, ⁽⁴⁾ qui loge chez nous, et Schoen ⁽⁵⁾ ! Dimanche, dîner et soirée à Wahnfried ! Tu sais tout maintenant, mon trésor. Mes nuits sont bien meilleures... mais Loldi a le front couvert de « microcoques » !

Ta lettre m'a fait grand plaisir... tu as assurément raison de dire que Mimi se distingue de tout le monde comme un chérubin rayonnant, et qu'on ne saura jamais assez l'admirer pour cela ! Je suis fort navrée que sa santé la fasse souffrir, cela ne m'étonne pas, car elle est constamment sur la brèche, dans la défense de ce qu'elle a de meilleur et de plus élevé. Comme c'est bon de sa part de t'avoir mis un piano à disposition (fais attention, toutefois, avant de jouer, de voir si on ne l'entends pas). Songe que ce matin j'ai pensé sans raison à Bechstein ⁽⁶⁾ et me suis demandé si tu savais que Lady Russell ⁽⁷⁾ s'appelait

(1) En fait, Tussmann, personnage de la nouvelle *Le Choix d'une fiancée* de Hoffmann.

(2) Joseph Rubinstein, pianiste d'origine juive (Starokostiantyniv, aujourd'hui en Ukraine, 8 février 1847 - Lausanne, 15 septembre 1884).

(3) Emil Heckel (Mannheim, 22 mai 1831 – *ibid.*, 28 mars 1908), marchand d'instrument et de musique et éditeur musical de Mannheim, fondateur et président du cercle Wagner de Mannheim.

(4) Richard Pohl (Leipzig, 12 septembre 1826 - Baden-Baden, 17 décembre 1897), critique musical et compositeur, un des rédacteurs de la *Neuen Zeitschrift für Musik*, partisan de la musique dite « de l'avenir » défendant Liszt et Wagner.

(5) Friedrich Wilhelm Schoen (Worms, 22 décembre 1849 - Berchtesgaden, 9 septembre 1941), industriel et mécène. Soutien de Wagner, il participa à l'inauguration du palais des festivals et fut, à partir de 1879, président de l'association de patronage du festival. La fondation pour les bourses de Bayreuth fut créée avec ses fonds.

(6) Carl Bechstein (Gotha, 1^{er} juin 1826 - Berlin, 6 mars 1900), concepteur des pianos Bechstein et fondateur de la société portant son nom.

(7) Emily Theresa Villiers (1843-1927) avait épousé en 1868 Odo William Leopold Russell (1829-1884), 1^{er} baron Amphilil, diplomate



© National Portrait Gallery, Londres

Lady Russell en 1861.

Lady Odo. — C'est le monde que tu vois maintenant ; tu ne peux-pas y apprendre grand-chose, hormis à y faire tes preuves et à apprécier quelqu'un comme Mimi à sa juste valeur. Le fait qu'elle se soit chargée de t'introduire est également une preuve de sa grandeur de cœur, c'est-à-dire de courage, et si je compte les femmes de ma connaissance qui en furent capables, je n'en trouve *aucune*. Elle ne voudra pas accepter nos remerciements et les tiens à cet égard, mais ce n'est pas une raison pour que nous ne les lui adressions pas pleinement et en toute conscience. Nous ne pouvons en effet lui rendre la pareille, parce qu'ici aussi la bonté a à faire avec beaucoup de choses extérieures et a à y faire ses preuves. Saluela et serre-la dans tes bras, et transmets au comte nos sentiments de reconnaissance les plus vifs.

Adieu, mon cher enfant ! Ma lecture est actuellement *Ottar Jarl* de Gobineau, ⁽⁸⁾ ma correspondance à Neumann au sujet de Jäger. Ponsch s'en sort très bien.

Interrompue par Heckel et le repas.

Mille bénédictions

C. W.

Vendredi.

et premier ambassadeur britannique auprès de l'Empire allemand jusqu'en 1884.

(8) *Histoire d'Ottar Jarl, pirate norvégien, conquérant du pays de Bray, en Normandie, et de sa descendance*, d'Arthur de Gobineau (1879). Gobineau prétend y retracer sa propre généalogie depuis le dieu Odin.

[De Bayreuth à Berlin, 10 janvier 1881]

Si je voulais remplir de manière stricte mes devoirs de mère, je devrais t'écrire en français ; aujourd'hui, je veux supposer que c'est une journée particulière et je pourrais me laisser aller totalement. Depuis samedi aussi nous sommes en plein comité. Pohl a paru à 4 heures, Heckel était là le matin, et Schoen vers le soir, tous au dîner froid. Papa les accueillit avec un peu d'agacement, il avait déjà mis son costume violet (robe de chambre) lorsque je lui annonçai cet afflux, il dut alors se changer. Et comme ils étaient là tous les quatre à le regarder avec de grands yeux, il s'emporta et dit qu'il voulait partir en Amérique, puis se tournant vers Pohl : « pour vos quinze marks, vous exigez que je joue », et ainsi de suite. Mais l'ambiance s'est améliorée dès le dîner et le soir, tandis que Rubinstein jouait le septuor de Hummel dans le magnifique arrangement de ton grand-père, Papa avait retrouvé sa gaîté et termina la soirée avec l'ouverture de *Rienzi* à 4 mains. Hier, c'était dîner d'hommes, les quatre hommes du comité, Wolzogen, Joukowsky, le maire, Feustel et Gross. Ce dernier est ravi que tu aies écrit à sa femme. Ton Papa, cependant, souffrant et de très mauvaise humeur, se leva de table, mais revint et se remit. Le soir où nous avons la compagnie des femmes, il était lui-même gai, mais pour moi une gaîté sans joie. — C'est comme un spasme dans lequel je le vois, dans lequel il m'apparaît tellement souffrant et étranger, que toute paix intérieure m'est presque enlevée, et que seule me demeure la contenance. Lorsque les amis se furent éloignés, nous restâmes encore debout, Papa et moi, pour nous retrouver en quelque sorte, et je lui fis part de ce que j'avais dit le matin même à Stein à propos de ma conception du bonheur, et que ce trésor était peut-être le plus difficile à conserver là où l'accomplissement de quelque chose paraissait se réaliser (comme le festival). Et une réunion telle que la nôtre hier est encore de la meilleure nature, puisqu'il s'agit d'intérêts communs et assurément idéaux (ces messieurs ont fait l'annonce qui maintenant est adressée aux mécènes), mais autrement le monde ! Et nous sommes arrivés à ta chère lettre et à celle presque trop gentille de Mimi à ton sujet. Réfléchissant aujourd'hui aux impressions des « oblats » et à mon propre état d'esprit quand plusieurs personnes ont été là, j'ai de nouveau eu recours à *L'Imitation de Jésus-Christ*, le livre de ma jeunesse. Je n'en ai pas fait celui de la vôtre, vous n'auriez pas pu ressentir comment, moi qui suis venue au monde si singulièrement déshéritée, je fus à plusieurs reprises violemment séparée de ceux que j'aimais le plus : de ma grand-mère, de mon école et de sa directrice que j'aimais beaucoup, enfin de ma sœur et de mon frère. Pour vous, j'ai souhaité que vous jouissiez pleinement et joyeusement du bonheur qui vous fut accordé de grandir sous les rayons du génie ; et je n'ai souffert que lorsqu'il m'a semblé que vos natures réduisaient votre bonheur. Tu es maintenant dans le désert du monde et, chez Mimi, dans une oasis bienheureuse au milieu de celui-ci ; on ne peut ni étudier ni travailler dans les distractions, mais il est possible de jeter de temps à autre un regard sur ce monde et d'en percevoir justement la vérité positive par rapport à la réalité trompeuse, exactement comme la nuit étoilée nous regarde avec le plus d'éloquence lorsque nous la regardons depuis la pièce éclairée. Je regrette de ne

pas t'avoir donné mon exemplaire français, mais Mimi en aura certainement un exemplaire complet, demande-le-lui, et lit chaque jour un chapitre, le matin, depuis le début. Je ne saurais te dire combien une parole telle que « *Je voudrais souvent m'être tu, et ne m'être point trouvé avec des hommes** »⁽¹⁾ me touche, comment il a fallu me dire que l'on peut après tout, dans la conversation, avoir recours à des plaisanteries sur son prochain parce que l'on sait difficilement échanger des idées. Et, à l'égard de la phrase : « *Au reste toute notre paix dans cette misérable vie, consiste plus dans une souffrance humble que dans l'exemption de la souffrance. Qui sait le mieux souffrir aura la plus grande paix** »,⁽²⁾ à l'égard de cette phrase, j'ai regagné toute la paix de l'âme que m'avait dérobé l'inquiétude suscitée par ma perception. Et lorsque tu liras « *Un homme passionné change le bien en mal, et croit le mal aisément. L'homme paisible et bon ramène tout au bien** »,⁽³⁾ alors tu me comprendras, moi et certaines de mes exhortations. Ainsi rendue à moi-même par ce retour sur soi, je puis maintenant t'écrire sereinement, mon cher enfant. Tes lettres nous donnent la plus grande joie et je vois comme cela se passe bien grâce à la bonté et à la supériorité de Mimi. S'il devait t'arriver quelques « désavantages », supporte-les avec sérénité et n'en parle pas à Mimi, afin de ne pas lui donner d'impression désagréable et de ne pas semer la dissension. Comprends vite quand Mimi ne peut pas te procurer quelque chose ; je n'ai jamais été admise à la cour, mon père ne m'a jamais présenté à Weimar, et ton père en sa qualité d'artiste ne l'a fait qu'à moitié. En conséquence, tu ne pourras peut-être pas prendre part à certaines choses — les personnes qui ne trouvent pas de plaisir à elles-mêmes chercheront peut-être alors à se montrer un peu impertinentes envers toi (main gauche, etc.) — Fais voir ta distinction, mon enfant, dont j'aime tellement t'entendre parler, la véritable noblesse sereine et bienveillante, que Mimi possède également à côté des autres.

Ci-joint une « gerstorffiade » [sic],⁽⁴⁾ toujours un peu ronde, et la « chère Daniella » m'est carrément insupportable ! Je joins une ligne de Rubinstein pour que tu voies comment le moût se transforme en vin (très progressivement et avec un comportement absurde !). Pauvre garçon, il fait du bien et des absurdités ! Il court à Sankt Johannes⁽⁵⁾ rendre visite à un pauvre et refuse à Joukowsky, qui avait pris froid, de monter quand celui-ci le fait appeler au *Reichsadler*⁽⁶⁾ par Pepino. Il se glisse en catimini dans la conférence du comité de patronage hier dans mon salon, et s'esquive, honteux, pour parler ensuite avec des soupairs et de manière émouvante à Joukowsky du Sauveur et de son espoir de la disparition de la race juive. Feustel t'adresse ses meilleures salutations, il m'a raconté en riant ta remarque : « C'est sans doute votre seul bon mot ? » C'était très bien de ta part d'écrire à Marie, sinon n'écris pas trop et sois circonspecte à l'extrême, jusqu'à la banalité même, dans tes communications avec d'autres personnes que moi ; le silence reste toutefois préférable. Songes-y donc, Feustel suggère que Joukowsky soit admis dans le conseil d'administration ! Hier, il a déjà mangé avec

(1) *L'Imitation de Jésus-Christ*, traduction de Lammenais, livre 1^{er}, chapitre 10.

(2) *Ibid.*, livre 2, chapitre 3.

(3) *Ibid.*

(4) Expression sans doute en relation avec Carl von Gersdorff (1844-1904), propriétaire, ami et correspondant de Nietzsche, qui était également en relation avec les Wagner.

(5) Quartier de Bayreuth.

(6) Hôtel de Bayreuth (« L'Aigle impérial »), situé vers la gare.

[De Bayreuth à Berlin, 11 janvier 1881]



L'Hôtel Reichs-Adler de Bayreuth.
(Carte postale ancienne.)

nous ! Je viens de lui faire un discours sur la concentration, la précision, « l'ordre et la ponctualité ». Le pauvre eut une peur bleue quand je lui dis que les esquisses devaient être terminées pour jeudi, où Brandt⁽¹⁾ arrive, et ne voulut plus manger avec nous, mais vite devenir nègre ! Il te fait toutefois dire que ton éléphant t'attendais mollement couché dans la peluche rouge. Le trait de Feustel était très, très joli, et je ne l'oublierai pas. Feustel amena M^{me} Giessel et je priai Wolzogen d'amener M^{me} Jäger, qui a toujours beaucoup de peine pour son mari, et avec laquelle je correspond deux fois par jour. Adolf Gross était auprès de Joukowsky au *Reichsadler* et trouvait tout très beau. Humperdinck est arrivé, sans boucles, mais Molly⁽²⁾ est là avec des boucles, très belle, bonne et gentille. Le regard d'une pareille créature console de bien des paroles entendues. Ai-je bien tout rapporté ? Je ne sais pas. —

Ton Papa et moi sommes enchantés par Gobineau, lui par les *Nouvelles asiatiques*, moi par *Ottar Yarl*, s'il t'écrivait, réponds-lui et dis-le lui. Sinon, j'ai parcouru à fond Marsillach⁽³⁾ sur ton Papa, et trouvé beaucoup de bêtises à côté de quelques bonnes choses. Maintenant, je me demande toujours s'il faut y répondre, rectifier, expliquer ? Pour moi, dans ces choses-là, le laisser-aller m'est si aisé ; il est après tout étrange en apparence de faire tellement d'efforts pour apporter au monde de meilleures sensations et impressions et d'en avoir autant fini avec lui que Papa et moi !... Je te quitte maintenant pour les livres. Babette se maintient vaillamment. Hier, dîner et buffet. Ce soir, Schoen, Heckel, Feustel. Pohl est parti ce matin. Mille bénédictions. Je n'encourage guère les enfants à t'écrire parce que je considère que mes lettres sont plus divertissantes pour toi. Adieu ! Je te serre dans mes bras, et tout le monde avec moi.

C. W.

Parle-moi de tes toilettes... théâtre, maison, soirée, etc. Remercie fort l'ambassadrice de sa bonté et recommande-nous toujours instamment. Au sujet de Hedwig L., le plaisir que tu trouves aux communications est fort innocent, on assiste à une comédie, car personne ne lui porte tort assurément. Il faut seulement se garder de jouer dans la comédie, parce qu'alors on devient insensiblement mauvais et perd la paix, qui n'est pas de ce monde !

Comme je ne puis t'envoyer ce que j'inclus qu'aujourd'hui, je veux encore dire quelques mots sur un point de ta lettre à Boni. Cela vient naturellement, c.-à-d. comme le veut la Cour. Seulement comme Mimi, dans sa très grande bonté, éprouve peut-être un tourment, aide-là à le dissiper par la facilité et le naturel avec lesquels tu comprends ce qui est très simple et en son genre dans l'ordre. Dis-lui à l'occasion que Papa et moi n'avons pas du tout pensé que tu assisterais aux grandes fêtes, voire même aux fêtes, et que tout est bien pour nous tel que cela se passe, à peu près comme tout nous déplaierait si tu étais dans une autre maison. Et quand arrivera une telle soirée et que tu aura conscience d'avoir élevé Mimi au-dessus du petit tourment que ton séjour lui cause sans qu'il soit de ta faute, par la compréhension naturellement sereine avec laquelle tu supportes ta part négligeable, alors tu verras quel bonheur il résulte pour toi d'une telle soirée de solitude (sans parler de l'avantage qu'apporte toujours avec lui une petite humiliation bien supportée). — J'ai subi beaucoup d'offenses bien différentes et réelles, parce que j'étais sans famille, sans fortune, sans patrie ; elles ont constitué la part la plus utile de mon expérience de la vie, aussi bien en ce qui concerne la sagesse que la bonté. Et pour quitter le monde extérieur pour l'intérieur, je veux te dire que je n'ai jamais résisté à mon penchant pour un plaisir quelconque sans voir favorisé l'accomplissement d'un de mes désirs sérieux, par exemple que vous deveniez bons, que la joie soit dans notre maison. J'ai alors l'impression d'être entourée de pleins de bons esprits, je les vois partout — comme les Hellènes leurs divinités — dans tous les coins de mes pièces, ils me saluent amicalement par l'intermédiaire de tous les objets, du front rayonnant et du regard de ton Papa, de votre bonne conduite. C'est pourquoi les relations avec les gens me sont une épreuve, parce que ce monde visible de l'âme s'estompe alors et lorsqu'il me faut entendre dire du mal d'autrui, il me semble que cet effacement concerne également ma force de rappeler les esprits protecteurs. Tu te souviendras de ce que lorsque je t'interrogeais sur tes relations, c'était toujours avec le désir d'apprendre des choses aimables, et j'ai souvent été mélancolique que tu ne comprenais pas à quel point une parole dure me faisait du mal. Car il me semble que je ne pourrais plus vivre sans ce monde des esprits et je me suis habituée à sentir leurs bénédictions et leur silence lors de l'action la plus insignifiante en apparence !

Mais assez de cela et comment en suis-je arrivée là ? Encore quelques petits conseils : *ne nomme jamais plus* (on ne sait jamais ce qu'il advient à une lettre), j'en sais assez maintenant. Pour le reste, parle de toutes les personnalités que tu rencontres, cela m'amuse, nous amuse, extraordinairement. J'ai réfléchi ce matin à combien de choses tu as déjà vues et connues : le pensionnat piétiste, le festival, le domaine catholique (Bassenheim), la famille en Angleterre, Malwida, Minghetti, Wittgenstein⁽⁴⁾ à

(1) Carl Brandt (Darmstadt, 15 juin 1828 - *Ibid.*, 27 décembre 1881), machiniste du théâtre de Darmstadt. Il conçut la machinerie du théâtre de Bayreuth.

(2) Un des chiens de Wahnfried.

(3) Joaquin Marsillach, de Barcelone, avait écrit à 19 ans une biographie du compositeur parue en 1878, dont Wagner prit connaissance grâce à la traduction italienne. Il mourut en 1883.

(4) Malwida von Meysenbug (Cassel, 28 octobre 1816 - Rome, 23 avril 1903), autrice des *Mémoires d'une idéaliste*, amie des Wagner.

(Laura Acton (Naples, 2 mars 1829 - Mezzaratta, 12 novembre 1915), épouse de Marco Minghetti, homme politique italien. Carolyne von Sayn-Wittgenstein, l'ancienne compagne de Franz Liszt ou sa fille.



Anton Rubinstein en 1887.

Huile sur toile d'Ilya Repin (1844-1930)
conservée au Musée russe de Saint-Pétersbourg.

Rome, les représentations de Munich, maintenant Mini et son monde, que je considère comme la meilleure conclusion à ton éducation, pour laquelle je ne puis dire combien je suis reconnaissante envers Mimi ! X... ? À *vue de pays** (tu comprends l'expression), pas mal ; ris maintenant ! Anton Rubinstein ⁽¹⁾ est-il aimable avec toi ? — Si tu veux lire quelque chose de beau, demande à Mimi de te donner du comte Gobineau. Et, pour en revenir au sujet principal, si tu vois que le tourment de Mimi devait par hasard devenir sensible (je ne le crois certes pas mais on ne peut jamais savoir), fais-le moi savoir alors et je te rappellerais, ce pour quoi j'ai toujours une bonne raison, c'est que tu manques à Papa. Mais tout cela avec une amabilité tranquille ; il faut traiter la vie comme un malade, lui accorder du repos. Et l'économie ! Ce papier épais avec ton écriture et le bonheur que nous trouvons à écrire ! J'imagine que tu n'utilises pas le papier à lettres de Mimi ? Le papier contrôlé n'est pas trop fort si c'est uniquement le tien. Dois-je t'envoyer quelque chose d'analogue au mien ? Et, coquine, tu as acheté des mitaines Wöhrmann, en quoi que tu as bien fait, seulement ne me le cache pas ! En ce qui concerne l'immuabilité du caractère, voici ce que je pense : depuis la soirée chez les B., tu es devenue plus intelligente et reconnus la futilité de certaines choses, de sorte que tu ne souffres plus lorsqu'elles manquent. Mais, si quelque chose te touche vraiment, ne le montres-tu pas ? Si tu a réussi à le faire, tu as maintenant atteint ton caractère. D'ailleurs, chez Sch., il ne s'agit pas de ce que l'on montre, c'est une question de forme, de manières,

(1) Anton Rubinstein (Vikhvatinetz,auj. Ofatintj en Moldavie, 16 novembre 1829 - Peterhof, 8 novembre 1894), pianiste, compositeur et chef d'orchestre, fondateur et directeur du conservatoire de Saint-Pétersbourg.

mais de la façon dont on agit, par exemple, dans un cas donné, ferais-tu la même chose à ceux qui te repoussent ? Si tu le fais une fois, tu le feras toujours. En janvier, c'est l'anniversaire de Mimi, je ne sais pas quel jour, le calendrier de Gotha te le dira. Commande chez Schultz, Unter den Linden, une très jolie corbeille de fleurs, je veillerai à un envoi qui lui montrera combien nous la remercions. Et montre-lui tout ce que tu veux de mes lettres, oui, tout, parce qu'elle fait partie des rares personnes à qui je confie beaucoup de mes pensées. Et... ne devrais-tu pas aller à l'église le dimanche ? Peut-être avec la comtesse Voss. ⁽²⁾ Cela me paraît convenable... mais tout à la discrétion de Mimi. — Dis-toi que je crains que dans tes lettres à Marie Bassenheim, ⁽³⁾ tu te laisses peut-être aller sur un sujet ! Les enfants te saluent, tout le monde va très bien. Joukowsky te salue fort, est heureux que sa sœur ne vienne pas parce qu'il veut travailler. Il est bon cependant et fort ému par ton souvenir. Papa et moi nous te bénissons.

C. W.

Jeudi, 11 janvier 1880 [sic]

57

[De Bayreuth à Berlin, 13 janvier 1881]

Jeudi..

Deux lignes seulement, mon cœur ! Il est sept heures. Tes lettres, aussi bien à mon adresse qu'à celle des enfants, sont *excellentes* et font notre délectation. Mes remarques ne venaient pas du tout de tes lettres, mais de ce que j'ai connu ici. À cause d'une simple « faveur », j'ai conseillé la prudence — mais seulement par sagesse, pas pour des raisons morales ! aussi continue, et mes salutations et bénédictions. Je me reconnais aussi à tes faibles, parce que tu aimes toutes les personnes que j'appréciais moi-même dans le monde, Anton Rubinstein, Rudolf Liechtenstein, ⁽⁴⁾ les Bassenheim, etc. Aujourd'hui, l'anniversaire de Paul Joukowsky. Je lui ai... écrit, il m'a très joliment répondu (Papa a la lettre, je te l'envoie) — Nous avons bu à sa santé. Tu es certainement naturelle, et c'est pourquoi tu n'as pas besoin de faire l'affectée. Alors continue à nous réjouir et à nous divertir, et remercie Mimi et le comte. À moi aussi, Lady Odo et la comtesse Széchényi ⁽⁵⁾ me plaisent le plus dans la société. Continue donc d'écrire de manière fort agréable et franche ; tu comprends maintenant ce que concernait uniquement ma recommandation. — Adieu, ma chérie ; Brandt est là. Les enfants écrivent tous dimanche. Mille salutations du couvent au monde.

(2) Luise Henckel von Donnersmarck (Cologne, 17 septembre 1820 - Berlin, 30 janvier 1902) avait épousé le 20 mai 1841 Felix comte von Voss (Gross Gievtz, Mecklembourg-Poméranie, 18 août 1801 - Berlin, 26 février 1881), propriétaire.

(3) Marie von Waldbott zu Bassenheim (Lucerne, 18 mai 1861 - château de Waldstein, près de Peggau, Styrie, 9 décembre 1913), fille du comte Hugo (1820-1895) et de Karoline, princesse zu Oettingen-Oettingen und Oettingen-Wallerstein (1824-1883). Elle épousa Moritz, prince zu Oettingen-Oettingen und Oettingen-Wallerstein (1838-1910).

(4) Rodolphe de Lichtenstein (Vienne, 18 avril 1838 - Kromau, auj. Moravský Krumlov, République tchèque, 15 décembre 1908), général autrichien, conseiller privé de la Cour et *Oberhofmeister* (maître de cérémonies de la Cour). Musicien accompli, il composa de la musique sur des textes de Walther von der Vogelweide et de Henrich Heine.

(5) Maria *Alexandra* Sztaray (Dióskál, comté de Zala, Hongrie, 12 janvier 1843 - Budapest, 31 décembre 1914) avait épousé le comte Imre (Emmerich) Széchényi de Sárvár-Felsővidék (Vienne, 15 février 1825 - Budapest, 11 mars 1898), alors ambassadeur d'Autriche à Berlin.

[De Bayreuth à Berlin, 17 janvier 1881]

Lundi.

Ci-joint quelques plaisanteries qui seront assez drôles au ministère de la Maison du Roi !

La lettre de Marie m'a fait grand plaisir, cette amitié durera et est bonne ! Mère m'écrit qu'elle viendra au printemps, tu devras alors l'accompagner à Buxheim.⁽¹⁾

J'envoie aujourd'hui le cadeau pour Mimi, garde-le avec attention jusqu'au 22 où tu le lui remettras. As-tu ta montre avec toi ? J'aimerais l'offrir à Rabikos pour sa broderie. Levi arrive mercredi, reste jeudi, puis va à Leipzig, Hambourg, Berlin, et revient pour un jour. — Boni était hier chez Burchtorff avec les Staff.⁽²⁾ Elle ne semble pas être fort enthousiaste.

Ce sont toutes les nouvelles, et que Papa pendant la nuit m'a fait passer ma fourrure de renard ! Que Brandt était très bon et brave, et nous a fait plaisir — que Feustel veut se remarier, mais que personne ne le décide encore ! Plein de saluts, de bénédictions, de baisers, et de souhaits que tu sois joyeuse !

C. W.

[De Bayreuth à Berlin]

Jeudi 18 j[anvier]
1881 beaucoup de 18 !

Aujourd'hui donc, mon enfant, une caisse part pour toi :

1°. Biographie en trois volumes⁽³⁾ et une lettre à remettre à la comtesse le 22 janvier. À fermer à clef et à garder avec le plus grand soin jusqu'alors.

2°. Rembourser *Irmela*⁽⁴⁾ avec mes remerciements.

3°. Gogol français et allemand.

Hawthorne ne se trouve pas. Joukowski affirme te l'avoir donné. Boni affirme que tu l'as emporté. Une telle chose est fâcheuse, c'est une perte. Et même des livres moins précieux devraient être mieux traités ! —

À vrai dire, je ne sais plus rien de toi depuis ton indisposition, t'es-tu amusée chez Sabouroff⁽⁵⁾ ? Et au concert ? — J'aurais bien souhaité que tu fisses la connaissance d'attractions plus récentes qu'Anton Rubinstein, qui me plut il y a environ 20 ans.

Je suis heureuse que tu aies lu les journaux à voix haute, parce que chaque petit service que tu peux rendre te paraît assurément une joie et une justification à ta présence. Fais bien attention, n'est-ce pas, mon petit cœur... vois quand il faut t'en aller, et sans que les autres s'aperçoivent que tu veux être discrète. Le don du tact est le plus rare et presque le meilleur au monde ; il facilite, permet *tout*. La bonne Hedwig L. serait plus avancée qu'elle ne l'est avec lui. Hier, il y eut bien des choses pénibles ; une cana-

lisation d'eau, une discussion sur Jäger, bref, ce que la vie apporte avec elle... mais tout a été emporté par le premier mouvement de la 106⁽⁶⁾ joué de manière très claire et très bien par Rubinstein. L'œuvre nous a fait l'effet d'un miracle, « jamais encore le Seigneur ne nous a salué de la sorte » — parce que c'est comme si l'on voyait l'esprit de la nature à l'œuvre, que l'on pénétrait dans l'atelier le plus intime de la volonté, ou tout est encore pur et joie. Dans la matinée, j'avais envoyé à Rubinstein la partition des *Maîtres chanteurs* avec ces mots : « la foi vit », Wahnfr., Noël 1880. Cela parut lui faire plaisir. Je n'ai vu de toutes parts que des visages amicaux : M^{me} von Staff, celui de Schoeler, Mathilde Wolzogen... qui me rendirent toutes visite à cette époque. — Joukowski a dit hier qu'ici on ne sentait pas le processus de la vie, et c'est vrai. Veux-tu à l'occasion apprendre combien de temps Mimi avait l'intention de t'avoir auprès d'elle ; je ne voudrais pas contrarier ses intentions, mais aimerais deviner ses pensées à cet égard, afin de déterminer le terme avec justesse. Montre-toi également pleine de tact sur ce point. C'est un des avantages du grand monde, il rend notre entendement plus subtil et plus aisé. Adieu, mon cœur, salue Loldi la noire⁽⁷⁾ de Bismarckshausen. La comtesse Basenheim a écrit une très jolie lettre, elle vient au printemps avec Marie. — Ta citation de l'essai de Papa⁽⁸⁾ dans ta dernière lettre m'a fait grand plaisir. Et, pour en venir directement aux choses du monde, je suis heureuse que M^{me} la Princesse héritière⁽⁹⁾ s'exprime en bien à ton égard. Pour toi, pour tout le monde et pour Mimi... qui accomplit en ce moment à ton sujet une tâche dont je suis heureuse de la voir soulagée.

As-tu maintenant compris la *seule* précaution que je te recommandai ; sinon, aucune. Mille bénédictions !

C. W.

Marie Gross va aujourd'hui faire de la luge avec les 3 enfants.

[De Bayreuth à Berlin, 21 janvier 1881]

« La la on peut bien demander » dit en pareille occurrence Frédéric le Grand ! Je me suis permis de demander ma chère poudrière. D'ailleurs il paraît que c'est moi qui ai fait tout le brouillamini, car voici ce que me dit Joukowski quand je lui communiquai ton indignation : « je n'ai jamais dit avoir prêté les Contes étranges⁽¹⁰⁾ à M^{lle} Loulou » (tu sais qu'en persan Loulou veut dire Perle) « quand vous m'avez lu la nomenclature : C^{tes} étranges, Gogol français et allemand dans ma bibliothèque, je me suis écrié du ton de la surprise : ah ils sont dans la bibliothèque de M^{lle} ? ! » et Boni à qui j'avais fait dire par Loldi de chercher les Contes étranges, me fit répondre : « si c'est le livre que

(1) Propriété des Bassenheim.

(2) Famille de la noblesse franconienne, les Staff Reitzenstein habitaient à Bayreuth un palais de trois étages sur la place Luitz-pold, à l'emplacement de l'actuel hôtel-de-ville.

(3) *Ma Vie*, publiée en 3 volumes à titre privé par Bonfantini, en Suisse. Cinq amis désormais connaissent ce texte : le roi Louis II, Liszt, Wolzogen, Glasenapp et Marie Schleinitz. Il ne se rendit public qu'en 1911.

(4) *Irmela, eine Geschichte aus alter Zeit* (« Irmela, une histoire de l'ancien temps »), roman de Heinrich Steinhausen (1836-1917) qui venait tout juste de paraître.

(5) Piotr Alexandrovitch Sabouroff (Varyaev, 3 avril 1835 - Petrograd, 1918), ambassadeur de Russie en Allemagne depuis 1879.

(6) La sonate « Hammerklavier », opus 106, de Beethoven.

(7) Une chienne.

(8) « À quoi sert cette connaissance ? », supplément à *Religion et Art*, paru dans le journal *Bayreuther Blätter* en décembre 1880.

(9) Victoria (1840-1901), princesse royale du Royaume-Uni, fille du prince consort Albert de Saxe-Cobourg-Gotha et de la reine Victoria, avait épousé le 25 janvier 1858 Frédéric de Hohenzollern, prince héritier de l'empire allemand, qui devait régner sous le nom de Frédéric III du 9 mars au 15 juin 1888.

(10) *Contes étranges*, recueil de contes choisis et traduits en français de Nathaniel Hawthorne (voir lettre précédente), parus à Paris en 1876.

M^r Joukowsky lui a donné à Noël, elle l'a emporté » — Loldi à sa manière expéditive omet le si, et me dit « elle l'a emporté ». — Et voilà pourquoi notre fille est muette dit la chanson, moi je pourrais dire autre chose, mais enfin il y a de ma faute par conséquent je serais en devoir de m'excuser si ma perle poudrière n'avait pas pris la mouche un peu vite. Tant de tués que de blessés, il n'y a personne de mort, hormis Hawthorne qui a disparu, ce dont Joukowsky avec son flegme oriental se console. Un oriental non flegmatique ⁽¹⁾ t'arrivera peu d'instant après ces lignes, il t'apportera nos m'amours, et quelques détails sur nous. Tes récits nous ont bien amusés, et je suis très contente que le C^{te} Wolckenstein ⁽²⁾ te trouve bien, car cela fera plaisir à Mimi. La précaution n'a trait qu'à un point, et tu l' observes, par conséquent tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, mon agneau ! Joseph Rubinstein te présente ses devoirs, il a souri quand je lui ai dit : il paraît que ma fille est mécontente de vous, et il m'a priée de t'offrir ses « Grüsse ».



© D. R.

« Un oriental non flegmatique »,
Hermann Levi.

(1) Hermann Levi. Le chef d'orchestre juif devait diriger *Parsifal* l'année suivante.

(2) Anton Karl Simon comte von Wolkenstein-Trostburg (Brunnersdorf, auj. Prunéřov en République tchèque, 2 août 1832 - Valsaguna, Trentin, Italie, 5 décembre 1913), diplomate autrichien. Le 16 juin 1886, il épousera Marie « Mimi » von Schleinitz née Buch, devenue veuve. Sous son influence, il se rendra à Bayreuth.

Anton von Wolkenstein, Cosima Wagner et Marie
« Mimi » von Schleinitz épouse von Wolkenstein
à Bayreuth vers 1890.



© Wikipedia

Papa trouve que tu as raison d'être en colère — ainsi tu n'as qu'à t'en donner ! Il te fait parler ainsi : « d'une part on m'étourdit d'admonestations, de l'autre on commet des injustices criantes ! » — Demande à Levi toutes les nouvelles personnelles : Lenbach, Jäger, Gedon⁽¹⁾ etc. etc. Malwida m'écrit que M^{me} Minghetti et sa fille sont à Florence — ton grand-père est à Pest. J'ai prié Levi de se charger de la visite au cimetière,⁽²⁾ car tu n'auras pas la possibilité de t'y rendre. Tes succès me font bien plaisir mon enfant ! Belle et bonne, que veut-on de plus ? Ce sont les souhaits du roi et de la reine satisfaits ! J'ajouterais douce, mais tout le monde m'a donné tort, et évidemment j'étais en faute. Cependant rappelle-toi que les doux posséderont la terre ! — Krug m'interrompt, je veux que la lettre parte à temps, mille millions de tendresses, mon bien aimé enfant !

Vendredi.

61*

[De Bayreuth à Berlin, 24 janvier 1881]

Je te recommande de l'eau de roses quand tu auras lu l'épître de Fidi ! — Grand examen aujourd'hui et puis dîner — Vogler, Rubinstein, Joukowsky, Humperdinck, Feustel ! L'oncle Reutern⁽³⁾ a écrit quatre pages à son neveu où il pousse l'expansion jusqu'à dire : « das Aussehen der Kartoffeltante wird, unter uns gesagt, ignobel ! »⁽⁴⁾ Les suites d'une nomination ! Et Nadine Helbig⁽⁵⁾ s'adresse à lui pour avoir ses entrées — les grandes bien entendu car les petites ne seraient pas de mise — au Parsifal. Adieu mon cher amadou, que j'espère radouci ! Si tu as un moment parle-moi de l'anniversaire de Mimi et de la visite de Levi. — Les enfants (« Ninder ! »⁽⁶⁾) ont des paletots neufs, c'est à mon corps défendu que je les ai commandés mais papa le désirait.

62*

[De Bayreuth à Berlin, 1881]

Vendredi 28 janvier 1880 [sic].

Pour l'œil bleu :

Eh bien, me voilà tranquillisée, rassurée, édi-fiée, et je vois que notre ami Levi a bien fait son office. Mais il n'a pas jugé à propos de m'écrire, je

(1) Franz Lembach (1836-1904), peintre. Il réalisa plusieurs portraits de Wagner et de Cosima. Lorenz Gedon (1843-1883), peintre et architecte.

(2) Levy doit aller rendre visite à la tombe de Daniel Liszt, le frère de Cosima, au cimetière catholique de la porte d'Oranienbourg.

(3) L'édition allemande des lettres l'identifie en note à un certain « Reutern, Gerhard von, premier ministre russe, oncle de [Paul] von Joukowsky. ». Le seul premier ministre russe de ce nom est Mikhaïl Kristoforovitch Reutern (Poreche, près Smolensk, 24 septembre 1820 - Tsarskoïe Selo, 23 août 1890), qui le fut de 1881 à 1886. La mère de Paul von Joukowsky était Elisabeth von Reutern (1821-1856), fille du peintre Gerhard Wilhelm von Reutern (1764-1865), lequel ne peut être le père du premier ministre. Sans connaître précisément le degré de parenté, on peut supposer que Joukovsky en était un petit-neveu.

(4) « L'aspect de la tante patate devient, soit dit entre nous, ignoble ! ».

(5) Nadejda (Nadine) Schakowsky (11 mai 1847 - Rome, 28 juin 1922), princesse et pianiste russe. Elle avait épousé Wolfgang Helbig (Dresde, 2 février 1869 - Rome, 6 octobre 1915), helléniste, philologue et archéologue, spécialiste des Étrusques.

(6) Expression dans la famille Wagner pour « Kinder » (« enfants »).

ne lui en veux pas quoiqu'il m'eut fait plaisir, car j'ai été inquiète de ta santé et aussi des livres. Cependant je ne lui en veux pas et j'aurai du plaisir à le revoir. Enfin enfin la présentation a eu lieu ! J'ai été avant-hier chez M^{me} de Staff avec Paul Joukowsky ; il s'agissait de la location de la maison ; bien entendu nous n'en avons pas soufflé mot à la première visite, mais on était informé et hier il a renouvelé sa visite, a regardé la maison et l'a louée tout en parlant d'Anna Helldorff pour laquelle l'un de ses oncles était mort d'amour, et qui elle-même vient de mourir à Venise ! Tu vois la solennité de notre présentation n'est-ce pas, et notre bien dire ! Ce qui est plus important c'est que l'esquisse qu'il a faite du S^t Gral est très réussie, à part une erreur de coloris, tandis que les pages qui nous ont été envoyées de Munich sont grotesques. Que te raconter d'un monde où il ne se passe rien ? La fièvre scarlatine chez les Jäger, le procès de M. qui s'ouvre sous de bons auspices au dire du D^r Landgraf, Mathilde Wolzogen⁽⁷⁾ apprenant l'italien à elle seule, Rubinstein couvant son article, Fidi ayant bien passé son examen, commençant le latin, Feustel voulant se remarier (entre nous), Marie Gross menant les enfants en traineau, Boni voyant Marie Zedtwitz, moi faisant des visites à N. Künsberg, à Burchtorff, à Anna Künssberg, Nuremberger, Kotzau, Scheffer, maman Schoeller etc. etc. parlant hier de midi jusqu'au soir ; Bourguemestre au sujet de Fidi etc., Joukowsky (un bout d'admonestation, au sujet de Pepino lui de son côté m'a parlé des 100 marcs), Wolzogen, et Parry que je désire reprendre afin que Fidi et vous tous n'oubliez pas l'anglais ; Loldi et Eve se préparant à la confirmation, avec les deux Staff (Ma est à Meiningen). Que sais-je encore ? Nos lectures alternant entre les nouvelles de Cervantes et celles de Gobineau. — Voilà le résumé de la vie en notre cité, quant à mes impressions je te les communiquerai après avoir énuméré les lettres que j'ai reçues : du C^{te} Gobineau triste et oppressée, comme de quelqu'un qui en aura bientôt fini avec la vie ; de Malwida avec récriminations contre Nadine Helbig et déclaration contre la ligue antisémite ; de Mihalowicz⁽⁸⁾ avec description de l'intérieur de ton grand-père, brodé par les belles dames de Hongrie, et plaintes sur l'absence même de l'insuccès pour lui, Mihalowicz, de maman Reisenauer ! de la C^{esse} de La Tour⁽⁹⁾ très aimable, affectueuse et triste (sur le C^{te}) ; d'Emilie Sierputowska⁽¹⁰⁾ avec description du tourbillon où l'a plongée le séjour de Sarasate à Varsovie, enfin de Sascha Wöhrmann⁽¹¹⁾ non à moi mais à Joukowsky avec un tel renfort de colère contre son sort qu'il est possible que nous la voyons arriver ici un beau matin. Pour les lettres que reçoit papa tu les sais, et tu connais aussi à peu près la teneur de celles de Stein,

(7) Mathilde Friederike Theodore von Schöler (née le 11 octobre 1851) avait épousé Hans von Wolzogen en 1872.

(8) Élève de Liszt.

(9) Marie-Mathilde Ruinart de Brimont (Paris, 12 décembre 1838 - Rome, 27 mars 1911), peintre et épistolière. Elle avait épousé le 9 février 1867 à Turin le comte Victor Sallier de la Tour (1827-1894), diplomate au service du royaume d'Italie. Elle avait rencontré Gobineau en 1872 à Stockholm avec qui elle se lia d'amitié.

(10) Emilia Sierputowska (1834-1897). Amie de Marie Kalgis-Mouchanoff, elle-même amie de Cosima.

(11) Alexandra, dite Sascha, Vassilievna Joukovski (Düsseldorf, 11 novembre 1842 - Wendischbora, Saxe, 26 août 1899) avait épousé le 14 décembre 1875 à Munich le baron Christian Heinrich von Wöhrmann (né en 1849). Sœur de Paul von Joukowsky. Elle avait eu une relation avec le grand-duc Alexei Alexandrovitch (1850-1908) de laquelle était né un fils : Alexei Alexeievitch comte Belewsky (né à Salzbourg le 26 novembre 1871).

il se sent malheureux mais il lutte contre ce sentiment et travaille. Les Bayreuther Blätter de janvier te porteront son article sur la Renaissance. ⁽¹⁾ « Je crois que j'ai tout dit », naguère je conclusai ma confession ainsi.

A l'œil noir maintenant : ⁽²⁾

En fait, j'aurais peut-être dû assigner l'allemand à l'œil bleu germain, et pourtant non, parce que le noir est le plus chaud, et que j'ai toujours le sentiment d'une plus grande froideur quand je vous parle en français. Tu as bien raison, mon enfant, de dire que lorsque le temps manque pour tout écrire, alors rien ne semble plus valoir la peine d'être communiqué ; les choses graves s'évaporent ou s'abîment avec le temps, les légères paraissent futiles ; j'écris moi-même ces lignes avec moins d'aisance parce que je n'ai pas écrit pendant une semaine. Le petit examen de Fidi était important pour moi ; j'ai exprimé à plusieurs reprises au bourgmestre et au professeur Vogler ⁽³⁾ le souhait que j'aimerais que Siegfried se sente solidaire de la ville, qu'il sente que l'on prend part à ses travaux et qu'il soit obligé d'apprécier l'endroit que son père a tellement élevé, et de lui faire honneur en qualité de citoyen à part entière. La discussion avec Joukowsky m'a longtemps tourmentée, il me coûte de plus en plus de parler et le fait de me taire sur ce qui m'étonne me fait souffrir. Cela est bien surmonté à présent, mais je crains de l'avoir quelque peu blessé et cela me tracasse. Ah, que l'être humain est donc misérable ! — Ton jugement sur Dohm ⁽⁴⁾ m'a bien frappée ; j'ai été très amie avec lui, et il m'a bravement aidée dans les campagnes de l'avenir ; j'ai toujours trouvé, c'est-à-dire avec le temps, qu'il y avait quelque chose d'inquiétant dans sa fréquentation, et nous avons perdu nos relations proches sans dire un mot. — Oh ! Cornélie Richter ⁽⁵⁾ a l'attrait du malheur et de l'absence de douleur ; « on voit que ces yeux n'ont jamais pleuré* », disait Marie Moukhanoff de ses yeux.

Comment as-tu mis le grappin sur tante Schinkel ? C'était une fameuse idée d'aller voir *Lohengrin* avec elle, comment as-tu fait cela ? Il y a peu, j'ai été voir Maman Aufsess et au cours de cette visite j'ai senti la différence entre Allemagne du Nord et Allemagne du Sud ! M^{me} von L. est certes tout aussi excellente et au final encore plus éprouvée, mais comme l'excellence s'exprime différemment chez cette chère Souabe, avec combien plus de christianisme et... de grâce d'âme ! Tu n'imagines pas à quel point je pense à cette vieille dame depuis que je suis allée chez elle. — Ta lettre du 26 arrive, mon cœur ; c'était uniquement parce qu'il y avait un malentendu entre nous (Hawthorne) et qu'il y avait eu l'anniversaire de Mimi et la visite de Levi que nous nous étonnions et inquiétions de ne pas avoir de tes nouvelles pendant 8 jours ; à présent, tout va bien.

Pauvre, pauvre Mimi : « Il est décidé par décret de Dieu qu'il faut quitter ce que l'on a de plus cher ! », ainsi chante le peuple, et je sais bien ce que c'est ! — Aide-là du mieux que tu peux, mon cher enfant, et

conserve ton « génie » ainsi que le nomme Papa... Tu as tout à fait raison pour M^{me} ... — Ce sont des créatures inquiètes et envieuses, malheureuses surtout parce qu'elles ne peuvent pas être de bonnes et fermes chrétiennes. — J'ai écrit ma réponse *La Ia** le 21, puis deux mots avec la lettre de Fidi le 24, j'en ai reçu une de toi le mercredi 20 au soir, et puis une hier, le 27. — Mais à présent tout va bien !

63

[De Bayreuth à Berlin, 30 janvier 1881]

Dimanche.

Un rayon de mes chers yeux, par l'intermédiaire de Boni. — Elle m'a avoué son sentiment, mais aussi que ce qu'elle tenait pour éternel était maintenant entièrement terminé. J'ai eu une discussion très approfondie avec elle et l'ai trouvée très, très bien ; lui ai dit que ce n'était pas un déshonneur, peut-être à la rigueur un combat, mais en tous cas pas un malheur, ni dans un penchant sans espoir, ni dans un sentiment non réciproque, mais que cela pouvait le devenir si elle ne me faisait pas confiance, et peut-être même si elle tombait sur moi. — J'ai été très précise, elle m'a compris et fut très bien. — Entretemps, beaucoup de décanat et de consistoire. La voisine Steiff est ravie de Joukowsky qui la trouve également fort agréable et M. von Kotzau ravi lui aussi. — Mille mercis à Mimi pour sa gentille lettre ; combien de bien elle me dit de toi ! Et comme j'ai plaisir à voir le monde à travers mes chers yeux ! Je voudrais penser pour toi et tu devrais voir pour moi !

Ma ⁽⁶⁾ danse à Meiningen et avec le frère de Stein. Notre ami Gobineau paraît bien malade. Gutman ⁽⁷⁾ l'est lui aussi, de sorte que Fidi est à présent en vacances. M^{me} Scheffer, M^{me} Giessel, M^{me} Sölch chez moi aujourd'hui ! Mais toutes aimables... — Veux-tu demander à Mimi si elle a l'*Essai sur l'inégalité des races** de Gobineau et si elle veut bien me le prêter ? Levi ne m'a pas encore écrit. — Ce billet n'est-il pas comme si tu étais dans mon salon gris... tout en désordre ! En plus, mille bénédictions.

C. W.

64

[De Bayreuth à Berlin, 31 janvier 1881]

J'ai dit aux enfants de te laisser tranquille avec leurs lettres parce que je te communique tout et que les lettres que tu m'adresses contiennent tout.

Si tu écris à Marie Bassenheim, tu pourrais peut-être lui demander de rejoindre l'association de patronage. Mais il y a le temps.

(1) « La renaissance. Scènes historiques par le comte Gobineau », article de Heinrich von Stein dans le numéro de janvier 1881 des *Bayreuther Blätter*.

(2) Après cette ligne, la suite de la lettre est en allemand.

(3) Professeur de Siegfried.

(4) Friedrich Wilhelm *Ernst* Dohm, né Elias Levy (Breslau, 24 mai 1819 - Berlin, 5 février 1883), rédacteur en chef du journal satirique *Kladderadatsch*.

(5) Cornélie Agathe Meyerbeer (Berlin, 4 mars 1832 - *ibid.*, 19 juillet 1922), plus jeune fille du compositeur Giacomo Meyerbeer, avait épousé le peintre Gustav Richter (Berlin, 3 août 1823 - *ibid.*, 3 avril 1884).

(6) Ma Staff von Reitzenstein.

(7) Un professeur de Siegfried.